

Chanoine H. PÉRENNÈS

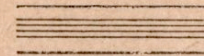
*Quimper*

# AVIATEURS ALLIÉS

et

## Journées tragiques de la Libération

en quelques localités du Finistère



*La suprême grandeur  
est de donner sa vie  
pour ses frères*

1946

**PRIX : 40 FRANCS**

**Port : 6 Francs**

Formule de paiement :

**37-09 Nantes, Société Générale  
Quimper.** — Incrire sur la formule  
postale de versement : pour  
compte de M. le Chanoine  
Pérennès.

Adresser les commandes à  
M. le Chanoine Pérennès,  
Aumônier du Clos  
Douarnenez  
(Finistère)



C. GUYADER  
BIS, RUE DURANT-LÉBRIS  
29100 DOUARNENEZ

# AVIATEURS ALLIÉS

et

**Journées tragiques de la Libération**

en quelques localités du Finistère

## TABLE DES MATIÈRES

---

### PREMIÈRE PARTIE

#### AVIATEURS ALLIÉS

TREGUNG .....	5
LANNILIS .....	5
LESNEVEN .....	6
SAINTE SEVE .....	15
TREFLEZ .....	16
LE CLOITRE-SAINT-THEGONNEC .....	18
PLEUVEN .....	18
QUIMPER .....	18
LE TREVoux - PONT-AVEN .....	19
MELGVEN .....	20
LOCRONAN .....	21

### DEUXIÈME PARTIE

#### Tragiques journées d'Août 1944

#### en certaines localités du Finistère

MORLAIX .....	23
LESNEVEN .....	26
SAINT-POL-DE-LEON .....	28
CLEDER .....	34
PLOUNEVEZ-LOCHRIST et TREFLEZ .....	39
GUISSENY .....	40
POUVIEN .....	41
LANDELEAU .....	51
CHATEAUNEUF-DU-FAOU .....	62
DOUARNENEZ et PLOARE .....	74
POULLAN .....	81
APPENDICE .....	88

---

Tous droits réservés

## AVANT-PROPOS

---

*Nous ne prétendons pas être complet. Un gros volume de 300 pages n'y suffirait pas.*

*Nous avons surtout à cœur de présenter une physionomie d'ensemble des événements de ces sanglantes journées et de mettre en relief le cadre émouvant où tant de nobles et innocentes victimes donnèrent généreusement leur vie pour que soient assurés l'écrasement du vil Germain, « né pour la proie et le mensonge », et, du même coup, la libération de la Patrie.*

H. PERENNES.

IMPRIMATUR :  
*Quimper, le 30 Avril 1945.*  
† ADOLPHE,  
Evêque de Quimper et de Léon.



**M. TANGUY**  
recteur de Pont-Aven

**L'aviateur américain**  
**Robbin GATTER**

**M. Jean SUIGNARD**  
de Landeleau



**M. CADIOU**  
curé de  
Châteauneuf-du-Faou

**M. CONAN**  
vicaire de Poullan

**M. CARIOU**  
vicaire de Douarnenez



**M. VÉRINE**  
de Lesneven

**M. SALAUN**  
recteur de Plouvien

**M. Francis TANGUY**  
Vicaire de Pont-Aven



**M. LE BORGNE**  
de Cléder



## **Soldats alliés** tombés d'avions =====(1940-1944)

Le 15 avril 1945, la *Direction diocésaine des Œuvres* adressait au clergé une circulaire relative à l'histoire religieuse du diocèse de Quimper et de Léon pendant la dernière guerre, avec un questionnaire. Des réponses données, nous extrayons les notes suivantes concernant des aviateurs alliés tombés d'avions. Elles ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

### TREGUNC

Deux aviateurs anglais tombés en mer, en novembre 1940, non loin de la côte de Trégunc, furent recueillis par la population et, après des obsèques triomphales, inhumés au cimetière de cette paroisse.

### LANNILIS

En février 1941, six aviateurs britanniques, tués en un combat aérien, tombèrent à Lannilis. Un pasteur protestant, aumônier allemand, leur donna la sépulture. M. Ollivier, curé de la paroisse, crut de son devoir, malgré la défense de ce pasteur, de dire sur les défunts, après la cérémonie protestante, les prières de l'Eglise. Mandé devant le Colonel, commandant le secteur du Léon, il fut invité à fournir les raisons de sa conduite.

Il invoqua les règles du Droit canonique qui demande au Curé de pourvoir d'une sépulture religieuse, les chrétiens morts dans sa paroisse. La discussion dura une heure et demie. Au bout d'un mois l'affaire fut classée.

Au cours des deux dernières années de la guerre, plusieurs habitants de Lannilis firent passer des aviateurs tombés ou parachutés, dans une île devant Landéda, d'où une vedette les emportait vers l'Angleterre.

## Funérailles du Lieutenant Whigham

Aviateur de la R. A. F.

tombé à Lesneven, le 24 Juillet 1941

*(Rapport transmis au Ministère de l'Air Britannique  
à Londres, après la Libération.)*

Depuis de longs jours et de longues nuits, la R. A. F. venait bombarder, en juin et juillet 1941, les deux croiseurs allemands *Gneisenau* et *Scharnhorst*, en réparation dans le port de Brest.

De Lesneven, situé à 25 kilomètres de là, nous suivions avec intérêt ces bombardements, agitant nos mains et nos mouchoirs au passage des avions de la R. A. F. au-dessus de la ville, aux yeux même des troupes d'occupation.

Plusieurs combats eurent lieu dans le ciel de notre petite ville.

Le plus violent fut le combat du 24 juillet 1941, vers 3 heures de l'après-midi. Les avions de la R. A. F. revenaient d'accomplir leur mission sur Brest. Ils furent pris à partie par des chasseurs allemands venant de Guipavas.

Un combat s'ensuivit au-dessus de notre ville.

L'un des grands oiseaux anglais fut pris en chasse par les chasseurs allemands juste au-dessus de nos têtes. Le crépitement des mitrailleuses, que nous entendions bien, ne nous empêchait pas de suivre le combat et de soutenir par nos cris et nos gestes les aviateurs anglais, et ceci malgré le danger des balles et la présence des Allemands qui regardaient le combat comme nous.

Tout à coup, l'avion descendit rapidement au-dessus de nos têtes et, virant dans un geste désespéré, il alla s'abattre dans un bois à mille mètres de notre ville. Nous eûmes l'impression que le pilote faisait tout son effort pour que son appareil ne tombe pas sur notre ville.

Nous vîmes les parachutistes sauter de l'avion et nous entendîmes le crépitement des mitrailleuses allemandes tirant sur les aviateurs qui descendaient lentement.

L'un d'eux était très touché. Il demanda à boire ; mais les Allemands refusèrent de laisser les civils s'en approcher et ne lui portèrent aucun secours. Peu après, il fut transporté à l'hôpital de Brest où il mourut le lendemain.

L'avion s'était écrasé à quelque distance de là, mais aucun civil ne fut autorisé à s'en approcher. Il renfermait le corps du lieutenant Whigham. Le lendemain, le corps du lieutenant fut mis dans un cercueil et transporté dans une chapelle de Lesneven où il fut exposé vers 4 heures de l'après-midi.

Deux soldats allemands gardaient l'entrée.

Ma femme, passant près de la chapelle, entra, se rendit près du cercueil et pria. Elle sortit et revint quelques instants après avec un bouquet de fleurs qu'elle déposa sur le cercueil. Elle fut aussitôt imitée par deux, trois, dix, cent personnes et une foule. Si bien qu'en quelques instants, le cercueil du lieutenant Whigham fut couvert

de fleurs. La foule était si dense que les Allemands n'autorisèrent l'entrée de la chapelle qu'aux personnes ayant des fleurs.

Et le défilé dura jusqu'à 6 heures du soir, heure à laquelle les Allemands fermèrent la porte de la chapelle. Et le lieutenant Whigham demeura seul jusqu'au lendemain matin à 10 heures.

Les funérailles étaient prévues pour 11 heures.

Ce même jour, dès 6 heures du matin, les routes étaient encombrées de gens : qui en voiture à cheval, qui en auto, qui en cars, qui à bicyclette, beaucoup à pied. Il en venait de partout et même des localités situées à quinze et vingt kilomètres de Lesneven. Tous avaient les bras chargés de fleurs.

L'ordre fut maintenu par la gendarmerie, qui nous demanda d'être dignes et de ne pas prononcer un mot. Cet ordre fut compris et exécuté.

Soudain, vers 10 h. 45, raidissement de la population ; les hautes autorités allemandes arrivaient. Il y avait là un amiral, deux généraux, un général de la Lutwaffe, beaucoup de personnalités de l'armée, de la marine et de l'air allemands, douze soldats allemands en armes, quatre sans arme et naturellement la Gestapo en civil qui devait se mélanger à la foule, et la musique de la marine allemande.

A 11 heures précises, la musique entonna un air funèbre pendant que l'on plaçait le cercueil sur le corbillard.

Les fleurs que nous avons déposées la veille furent transportées par deux cars directement au cimetière.

Le deuil était conduit par le garde-champêtre de la commune, suivi de la musique, qui jouait des marches funèbres, puis venait le corbillard entouré des douze soldats en armes, armes basses (mais dont six étaient chargées à balle pour tirer sur la foule en cas de manifestations, je l'ai su peu après).

Derrière le cercueil venaient les quatre soldats sans arme : deux portaient une grande gerbe de fleurs naturelles violettes offerte par les Allemands et les deux autres portaient une magnifique couronne en fleurs naturelles bleues, blanches et rouges, offerte par la Municipalité de Lesneven.

Ensuite venaient les Allemands.

Quelque vingt mètres derrière venaient les civils à la tête desquels était la Municipalité de Lesneven, maire en tête.

Nous étions à peu près cinq mille personnes.

Le parcours jusqu'au cimetière fut scandé par les airs de la musique allemande.

Rendu au cimetière, le cercueil y fut introduit, suivi des autorités allemandes, à l'exclusion de tout civil.

Les portes du cimetière furent fermées, nous laissant dehors. Les Allemands rendirent les honneurs militaires, puis un prêtre de notre ville récita les dernières prières. Une marche funèbre pour terminer, et, après les salves réglementaires, ce fut tout.

Pendant tout ce temps, le silence parmi la population était impressionnant. Les seuls cris que l'on entendait étaient ceux des petits enfants que les mamans, soucieuses d'apporter un dernier hommage à un ami anglais, portaient sur leurs bras.

Les Allemands quittèrent alors le cimetière et la foule fut autorisée à défiler devant la tombe de celui qui avait tout fait pour que son appareil ne vint pas tomber sur notre ville.

Le défilé commença vers 11 h. 45 et dura jusqu'à 14 heures, tant il y avait de monde. Les Allemands nous regardaient défiler en silence et avec étonnement.

Quant aux fleurs, il y en avait tant que la fosse et le cercueil du lieutenant étaient complètement recouverts et que même les tombes des dix-sept autres Anglais et Canadiens enterrés là en 1939, lors de leur présence dans



notre ville, étaient littéralement couvertes de fleurs et de couronnes.

Puisse ce rapport être une consolation pour la famille du lieutenant Whigham, qui saura que le lieutenant n'est pas parti de cette terre sans les prières de ses chers amis. Elle saura ainsi que malgré la présence hostile des Allemands, la population bretonne tint à accompagner à sa dernière demeure un ami anglais en le remerciant de son propre sacrifice et de celui de toute la nation anglaise.

La tombe des autres Anglais et la sienne sont et seront toujours entretenues jalousement par la population de notre ville.

Ce rapport a été fait en 1941 et il est resté caché en terre jusqu'à la Libération de Lesneven par les troupes américaines, le mardi 8 août 1944, à 16 heures.

G. S.

*Je joins maintenant la réponse qui me fut faite par le père du lieutenant Whigham, le général Sir Robert Whigham, de North Berwick, Scotland, en date du 29 octobre 1944 :*

Cher Monsieur Georges Simon,

J'ai reçu du Ministère de l'Air Britannique à Londres votre compte rendu des obsèques de mon fils, le lieutenant de la R.A.F. R.-G.-M. Whigham, qui fut tué dans l'attaque sur Brest, le 24 juillet 1941. Je vous remercie des deux photos, l'une représentant la photo du cercueil dans la chapelle de Lesneven, cercueil recouvert de fleurs, et l'autre montrant la foule des Français, les bras remplis de fleurs, attendant le départ du cortège.

Ma femme et moi-même nous adressons hautement, à vous, à la population de Lesneven et de ses environs, toute notre gratitude pour votre grandeur d'âme et pour

les suprêmes honneurs que vous avez rendus à mon fils et à ses compatriotes déjà enterrés près de lui.

Nous avons su il y a juste un an qu'il était enterré à Lesneven, mais nous n'en savions pas plus.

C'est un grand réconfort pour nous de savoir que son dernier lieu de repos est jalousement entretenu avec un bel esprit de camaraderie et d'amitié et que sa mémoire est chérie par tout le peuple breton.

Nous espérons qu'un jour, quand tout sera plus normal, nous pourrons aller nous-mêmes à Lesneven.

Nous y saluerons la tombe de notre fils et nous pourrons vous remercier personnellement de votre amabilité et de votre sympathie.

Mon fils n'était pas le pilote de l'appareil. Il était le lieutenant mitrailleur arrière ; mais nous sommes fiers de savoir que le pilote, qui fut le dernier à sauter de l'appareil, avait pu manœuvrer à temps pour que son avion ne tombe pas sur votre ville.

Une fois de plus, nous vous assurons de notre grande gratitude et certain que nous aurons le plaisir de nous rencontrer.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments sincères.

Signé : R. H. WHIGHAM.

## C'était le 24 Juillet 1941 vers 4 heures de l'après-midi

---

Les avions anglais se dirigeaient sur Brest.

C'était l'époque des grandes attaques aériennes anglaises contre les deux croiseurs *Gneisau* et *Scharnhorst*.

Sur la route de Kernouès, trois sœurs en bicyclette devisaient gaiement.

Jeannette Mazé avait 15 ans, sa sœur Hélène, 16 ans, et Françoise, 17 ans.

Elles suivaient l'évolution des avions et aussi les combats qui avaient lieu au-dessus de Lesneven où un appareil était tombé.

Un autre appareil anglais devait tomber quelques instants plus tard à quelque distance de là. C'était vers 4 h. 30 de l'après-midi.

« Vers 5 heures, un homme nous arrête, nous étions à peu près à 50 mètres des fermes de Lesneven, il nous demande où était la ville la plus proche. Hésitantes et troublées, nous lui montrons la route à suivre, il semble étonné et insiste pour savoir où il pourrait trouver un docteur. Nous hésitons à nouveau. C'était 1941, et les Boches étaient là affolés.

« Nous n'hésitons plus lorsqu'il nous dit qu'il était Canadien, pilote de l'avion que nous avions vu tomber quelques instants auparavant et qu'au surplus il était blessé. Pour preuve de sa bonne foi, il sort de sa chaus-

sette un écusson de la R. A. F. et nous montre sa plaque d'identité. Alors nous nous précipitons vers lui et nous l'entraînons à la ferme où nous devons prendre du ravitaillement. Ayant confiance, nous le présentons comme Canadien Français. Aussitôt les fermiers le restaurent : pain, viande, vin, etc... ; rien ne manque. Notre parachutiste nous montre sa blessure, qui n'est heureusement pas grave.

« Brusquement, une jeune fille fait irruption dans la ferme et nous annonce, toute épouvantée, que les Boches en auto fouillent toutes les maisons : « Ils peuvent arriver ici d'un moment à l'autre », dit-elle. Les fermiers nous disent à ce moment là qu'il est dangereux de garder un Canadien. Nous n'hésitons pas : sans perdre un instant, nous leur demandons une bicyclette, ce qu'ils nous donnent de suite. Et, fières de notre parachutiste, nous nous mettons tous quatre en route pour Lesneven. Peu de distance, mais beaucoup de risques. Au moment du départ de la ferme, notre parachutiste nous confie sa plaque d'identité, une grande écharpe de soie et une pochette brodée dans un coin aux insignes de la R. A. F. Et nous partons, toutes et tous pas très fiers, mais confiants.

« Au Champ de Bataille (place de Lesneven), notre homme voit les Boches pour la première fois. Quelle fut son émotion, c'est indescriptible. Il parle très bien le français et nous confie que le danger en avion ne l'a jamais autant troublé que la vue des Boches. A toutes les trois, nous parlons très fort et gardons notre sang-froid. Nous lui recommandons de ne rien dire et ainsi nous traversons tranquillement le cordon de troupes allemandes affolées, énervées, qui cherchaient des parachutistes là où il n'y en avait pas.

« Nous passons ce cordon de troupes en devisant gaiement. Le tour était joué et bien joué. Nous arrivons chez nous sans être inquiétées. Pendant que nos parents

## C'était le 24 Juillet 1941 vers 4 heures de l'après-midi

---

Les avions anglais se dirigeaient sur Brest.

C'était l'époque des grandes attaques aériennes anglaises contre les deux croiseurs *Gneisau* et *Scharnhorst*.

Sur la route de Kernouès, trois sœurs en bicyclette devisaient gaiement.

Jeannette Mazé avait 15 ans, sa sœur Hélène, 16 ans, et Françoise, 17 ans.

Elles suivaient l'évolution des avions et aussi les combats qui avaient lieu au-dessus de Lesneven où un appareil était tombé.

Un autre appareil anglais devait tomber quelques instants plus tard à quelque distance de là. C'était vers 4 h. 30 de l'après-midi.

« Vers 5 heures, un homme nous arrête, nous étions à peu près à 50 mètres des fermes de Lesneven, il nous demande où était la ville la plus proche. Hésitantes et troublées, nous lui montrons la route à suivre, il semble étonné et insiste pour savoir où il pourrait trouver un docteur. Nous hésitons à nouveau. C'était 1941, et les Boches étaient là affolés.

« Nous n'hésitons plus lorsqu'il nous dit qu'il était Canadien, pilote de l'avion que nous avions vu tomber quelques instants auparavant et qu'au surplus il était blessé. Pour preuve de sa bonne foi, il sort de sa chaus-

sette un écusson de la R. A. F. et nous montre sa plaque d'identité. Alors nous nous précipitons vers lui et nous l'entraînons à la ferme où nous devons prendre du ravitaillement. Ayant confiance, nous le présentons comme Canadien Français. Aussitôt les fermiers le restaurent : pain, viande, vin, etc... ; rien ne manque. Notre parachutiste nous montre sa blessure, qui n'est heureusement pas grave.

« Brusquement, une jeune fille fait irruption dans la ferme et nous annonce, toute épouvantée, que les Boches en auto fouillent toutes les maisons : « Ils peuvent arriver ici d'un moment à l'autre », dit-elle. Les fermiers nous disent à ce moment là qu'il est dangereux de garder un Canadien. Nous n'hésitons pas : sans perdre un instant, nous leur demandons une bicyclette, ce qu'ils nous donnent de suite. Et, fières de notre parachutiste, nous nous mettons tous quatre en route pour Lesneven. Peu de distance, mais beaucoup de risques. Au moment du départ de la ferme, notre parachutiste nous confie sa plaque d'identité, une grande écharpe de soie et une pochette brodée dans un coin aux insignes de la R. A. F. Et nous partons, toutes et tous pas très fiers, mais confiants.

« Au Champ de Bataille (place de Lesneven), notre homme voit les Boches pour la première fois. Quelle fut son émotion, c'est indescriptible. Il parle très bien le français et nous confie que le danger en avion ne l'a jamais autant troublé que la vue des Boches. A toutes les trois, nous parlons très fort et gardons notre sang-froid. Nous lui recommandons de ne rien dire et ainsi nous traversons tranquillement le cordon de troupes allemandes affolées, énervées, qui cherchaient des parachutistes là où il n'y en avait pas.

« Nous passons ce cordon de troupes en devisant gaiement. Le tour était joué et bien joué. Nous arrivons chez nous sans être inquiétées. Pendant que nos parents

et des voisins amis restaurent le Canadien, nous prenons l'avis du maire-docteur, qui nous conseille de le faire partir le lendemain matin; d'ailleurs notre protégé a des ordres pour rejoindre une grande ville au plus tôt, d'où il espère pouvoir retourner en Angleterre. Mais il est blessé. Nous repartons donc avec lui chez le docteur-maire, qui lui fait les pansements nécessaires et lui remet une certaine somme d'argent pour l'aider dans son périlleux voyage. Nous le ramenons chez nous, aux yeux et à la barbe des Fritz, qui patrouillent et qui n'y voient que du feu. Il dort bien tranquillement et nous veillons.

« Le lendemain matin, à 5 heures, muni de l'argent donné par M. le Maire et muni de provisions, notre Canadien s'embarque avec Papa dans une voiture de paysan.

« Près de Landerneau, Papa le cache dans un bois, puis va à Landerneau pour lui prendre un billet de chemin de fer. Voyant quelque chose d'insolite à la gare, Papa est pris de soupçons et va trouver un ami qui lui explique que les Allemands fouillent partout et que le contrôle des trains est très sévère. Papa revient vers le bois et tous deux marchent par des sentiers détournés.

« Des maquignons, accompagnant des chevaux, passent. Ils vont à Landivisiau. Papa, après quelques prises de contact et sûr de leurs sentiments, leur demande de bien vouloir prendre son cousin en charge. Ils acceptent. Papa récupère notre parachutiste, il le présente et tous deux se quittent.

« En souvenir, il nous a laissé son écharpe de soie.

« Je tiens à dire que Madame X..., de Lesneven, avait donné à notre protégé la carte d'alimentation et la carte d'identité de son mari, sans rien dire à celui-ci, lequel s'est toujours figuré les avoir perdues.

« Depuis, nous avons cru comprendre qu'un prêtre de Saint-Derrien, venu en mission à Lesneven, s'était

rendu chez Madame X... pour la prier de nous prévenir qu'il avait reçu notre parachutiste. Il lui avait procuré une fausse carte d'identité, ainsi que les papiers nécessaires.

« Notre Canadien parlait très bien le français.

« Nous avons partagé son écharpe en petits morceaux et nous les conservons jalousement jusqu'au plus petit.

« Et voici son adresse : Alphonse Meville, Morainville-Alberta, Canada. »

Signé : Jeannette Mazé, 19 ans.  
Hélène Mazé, 20 ans.  
Françoise Mazé, 21 ans.  
Rue Duguesclin, Lesneven (Finistère).

Et, de fait, M. Picard, recteur de Saint-Derrien, ayant accueilli notre parachutiste, le fit conduire le lendemain par un jeune homme à la gare de Landivisiau où il prit le train pour passer en zone libre (1).

#### SAINTE-SEVE

Le 8 septembre 1941, un avion anglais tomba sur le territoire de Sainte-Sève, près de Morlaix. Les trois occupants étaient morts. Pieusement exposés dans une ferme avoisinant le bourg, les cadavres furent littéralement submergés sous des monceaux de fleurs. Dans le cimetière, les Allemands avaient creusé une fosse commune pour les y enterrer, sans cercueil. A Morlaix, M. Néa, recteur de Sainte-Sève, demanda trois cercueils et, aidé de personnes de bonne volonté, il fit le nécessaire pour les identifier et les mettre en chässe. Furieux

(1) Ce rapport ainsi que le précédent nous ont été gracieusement communiqués par M. le Chanoine Calvez, curé de Lesneven.

de ces démonstrations de sympathie, les Allemands emportèrent les cadavres, pour les ensevelir dans un lieu inconnu.

### TREFLEZ

Le 14 septembre 1941, un avion de bombardement, rentrant en Angleterre, se trouvait en panne d'essence et parachutait ses occupants, avant d'atteindre la mer toute proche. Un des aviateurs tomba à Plouider et fut saisi par les Allemands, qui l'avaient vu arriver. A la faveur de la nuit qui venait, un autre put descendre sans être aperçu, à 2 kilomètres 500 du bourg de Tréfleze. L'aviateur, un jeune Ecossais de 20 ans, du nom d'Archer Graham, n'était pas trop blessé et put se rendre jusqu'au village de Valy, chez Jean-Louis Pichon. Celui-ci, ne sachant trop que faire pour sauver ce brave homme, le conduisit au presbytère.

Le rescapé y fut bien accueilli par le Recteur, M. Pouliquen, qui s'en alla prendre son petit dictionnaire anglo-français, pour s'expliquer avec lui. « Vous êtes ici en terre amie, lui dit le bon Recteur ; et d'abord, mangez, buvez un peu de vin qui vous réconfortera, et faites une cigarette. Attendez, j'ai dans ma chambre un bon cigare, qui ne vaut peut-être pas le cigare légendaire de votre magnifique Churchill, mais qui est bon quand même... Si j'en avais un second, je vous prierais de le remettre à de Gaulle, à votre retour en Angleterre. Vive la France et l'Angleterre unies ! » Mis en totale confiance, le jeune Ecossais dit : « Moi protestant, ...mais aime aussi les catholiques et leurs pasteurs si bons ! »

Quand l'aviateur se fut restauré, M. le Recteur dit à Pichon, son paroissien : « Maintenant, vous allez rentrer chez vous à travers champs, avec votre compagnon.

Tous deux, vous irez chercher le parachute, et vous l'enterrerez profondément, assez loin de la maison. Puis, demain matin, tandis que ce jeune homme sera encore au lit, vous irez, de ma part, trouver le docteur Duterque, à Lesneven, pour lui demander les moyens de sauver votre hospitalisé. »

Mis au courant de l'événement, le docteur demanda à Pichon de garder l'aviateur quelques jours. Ce qui compliquait singulièrement la situation : il fallut, en effet, ravitailler l'Ecossais, et lui procurer une carte d'identité. Le Recteur de Tréfleze trouva alors deux auxiliaires d'élite : l'abbé Joseph Cabon, professeur en vacances, logé d'habitude au presbytère, et un séminariste, l'abbé Alexandre Le Goff, de Tréfleze. Ces messieurs allaient, au moins tous les deux jours, voir le le rescapé, et lui apportaient le rasoir mécanique du Recteur, son savon, son tabac, puis les numéros de l'ancienne *Illustration*, qui intéressait vivement le jeune aviateur, fils d'un photographe de Glasgow. L'abbé Le Goff photographia Archer Graham, qu'on baptisa d'un nom du pays, on prit le cachet de la mairie, et voilà notre jeune Ecossais naturalisé Français !

Le docteur Jaouen, de Kerlouan, fervent catholique et patriote ardent, étant venu voir le père de Jean-Louis Pichon, apprit la présence de l'aviateur chez ce dernier. Il revint bientôt le chercher et, sachant bien l'anglais, put aisément converser avec lui. Souvent, il le promenait au cours de ses visites aux malades, et dans ses voyages à Plouescat, son pays natal, passant ainsi au milieu des vastes travaux de fortification que faisaient les Allemands tout le long de Ker-Emma, en Tréfleze, et de Kernic, face à la baie de Goulven-Tréfleze, Plounevez-Lochrist : *audaces fortuna juvat*.

Graham se rapatria lui-même par un voyage audacieux à travers la France et l'Espagne. Il reprit son rôle d'aviateur et fut affecté à la chasse des sous-marins. ■

appartient actuellement à l'aviation civile et compte revenir bientôt en France, pour remercier une fois encore ses charitables sauveteurs.

#### LE CLOITRE-SAINT-THEGONNEC

Le 17 mai 1943, trois aviateurs américains, contraints d'atterrir, furent recueillis par des paroissiens du Cloître-Saint-Thégonnec. Les Allemands, à leur recherche, firent de multiples perquisitions. Ils montèrent même dans le clocher de l'église, au moment où M. L'Hénoret, Recteur, disait la messe, et s'en retournèrent bredouilles. Or, les Américains se trouvaient dans la tribune de l'église, où la chaisière les avait dissimulés sous le drap mortuaire. En voilà trois qui l'échappèrent belle ! Ils purent, dans la suite, gagner un lieu sûr.

#### PLEUVEN

Le 11 août 1943, un avion américain prit feu sur le territoire de Pleuven. Quatre hommes, deux officiers et deux sous-officiers furent carbonisés. Un seul officier eut la vie sauve. Il fut caché dans un bois par un groupe de paroissiens, témoins de l'accident, et le 15 août, M. Salaün, Frère des Ecoles chrétiennes, Directeur du Lykès de Quimper, plus tard déporté en Allemagne, vint l'enlever en auto, et le cacha chez un paysan de Kerfeunteun, M. Damian, de Pontusquet. Il y séjourna quinze jours, jusqu'au moment où, grâce à M. Salaün, qui prépara cette évasion, il put prendre un bateau à Douarnenez, pour se rendre en Angleterre.

#### QUIMPER

Sur la fin de 1943, vingt-huit aviateurs américains devaient être dirigés de Paris à Quimper, de façon à

être ensuite embarqués à Douarnenez pour l'Angleterre. C'est encore M. Salaün, Directeur du Lykès, qui fut chargé de leur trouver des abris à Quimper.

#### LE TREVOUX - PONT-AVEN

Le 30 décembre 1943, tombèrent sur le territoire de la commune du Trévoux, à deux endroits différents, deux aviateurs américains. L'un d'eux, originaire de Scotbourg, dans l'Indiana (Etats-Unis), s'appelait Rollin Gatter. Accueilli dans une famille notoirement catholique, il fut caché chez un membre de l'Action Catholique, travesti par lui, et conduit dans la nuit, ainsi que son compagnon, au presbytère de Pont-Aven. Inspiré par sa charité sacerdotale, M. Tanguy, Recteur, les reçut fort aimablement. Sachant très bien l'anglais, il eut plaisir à s'entretenir avec eux. Deux jours durant, il leur procura le vivre et le couvert. Les deux aviateurs devaient quitter le presbytère vers neuf heures, le 2 janvier 1944, quand la Gestapo vint les cueillir une heure plus tôt et, avec eux, le Recteur et le vicaire Francis Tanguy.

Les deux prêtres furent internés à Saint-Charles de Quimper, où pendant plusieurs semaines, ils firent le plus grand bien à leurs compagnons de prison. De là, ils furent déportés en Allemagne.

Le bon Recteur de Pont-Aven passa dans la Vie Eternelle, en Juin 1944, au fameux camp de Buchenwald. On l'a su par un article paru dans *Le Monde*, en mars 1945, sous la signature de Rémy Roure (Pierre Fervaque). Il se terminait par les lignes émouvantes qui suivent : « Je voudrais seulement, pour finir, évoquer la sainte mémoire du vénérable recteur de Pont-Aven, l'abbé Tanguy, qui, à Auschwitz-Birkenau comme à Buchenwald, fut pour nous tous un magnifique modèle de patience, de fermeté d'âme, d'amour humain. Il était

devenu l'incarnation véritable de la France meurtrie. Nu comme nous tous pendant des heures et des heures, il subit toutes les humiliations et toutes les souffrances, y compris l'immonde tatouage de son numéro de bagnard sur le bras gauche. Il céda sa place à ses camarades qui ne pouvaient s'allonger pour dormir, et s'en allait lui-même près de la porte, dans le froid glacial. Le recteur de Pont-Aven est mort d'une pneumonie ainsi contractée, dès son arrivée de Birkenau à Buchenwald, il y a un an déjà. Il faudra écrire un jour la vie et le martyre de ce saint, dont l'Eglise de France peut vraiment être fière. »

On ne pouvait assurément faire plus grand éloge de M. le Recteur de Pont-Aven.

Né à Morlaix le 8 juillet 1882, prêtre en 1905, après avoir pris à Rome ses grades de docteur en théologie et en philosophie de l'Académie de Saint-Thomas, M. Tanguy fut, pendant un an, vicaire aux Carmes de Brest. En 1908, il fut nommé professeur au Grand Séminaire, et en 1926, recteur de Pont-Aven, où il était très populaire.

#### MELGVEN

En mars 1944, le capitaine M., recherché par la Gestapo, trouve asile dans une ferme de Melgven. Un ami vient l'y rejoindre. Des paysans des environs assurent la surveillance et le ravitaillement.

Le 26 avril, un avion américain est abattu dans la région. Des jeunes gens cachent l'aviateur, originaire de New-York, qui, de nuit, rejoint le capitaine M. Un campement est installé dans un fourré : tente avec couchettes, etc... Chaque matin, des renseignements sont donnés sur les mouvements des troupes d'occupation, par une jeune fille de 19 ans. Le secret le plus absolu est gardé par les gens des environs, qui prêtent leur assistance aux deux hommes cachés.

Au début de mai, le capitaine M. mena l'Américain à Brest, où il devait prendre la mer pour la Grande-Bretagne. Malheureusement, il ne put rejoindre la vedette qui venait le chercher, et le capitaine le ramena à Melgven avec un autre Américain, dont la Floride était le pays natal. Tous trois demeurent cachés dans la même ferme jusqu'au 21 juillet, pour passer alors dans un autre secteur de la paroisse. Et voici que, deux jours plus tard, les Allemands font une attaque sur la ferme où ils sont réfugiés. Des Français accourent et résistent. Deux d'entre eux restent sur le terrain ; les autres reviennent au maquis. Quant au capitaine M. et aux deux soldats alliés, ils demeurèrent sains et saufs.

Dans les premiers jours d'août, les aviateurs, habillés en civils, rejoignent fort heureusement les lignes américaines.

#### LOCRONAN

Le 5 août 1944, ayant appris qu'un avion anglais s'était écrasé en feu dans la région de Locronan, le commandant de la brigade de gendarmerie de la cité, accompagné du docteur Desse, de Plonévez-Porzay, de Noël Penhoat et d'un nommé Angély, se mit à la recherche des rescapés. Des quatre aviateurs qui occupaient l'appareil, deux avaient été tués par les Russes. Ces messieurs prirent les deux autres dans leur voiture et les mirent en lieu sûr.


Quand ils arrivèrent à Locronan, les Russes contrôlèrent leur véhicule, et y découvrirent un pistolet laissé dans la voiture, à l'insu des autres occupants, par les aviateurs. Les quatre Français furent aussitôt arrêtés, internés dans l'hôtel Pré et condamnés à mort.

Trois d'entre eux, MM. Desse, Penhoat et Angély réussirent à s'évader. Le premier, cependant, se blessa en sautant un talus et fut ramené à l'hôtel Pré. Inconti-

nent, le commandant de gendarmerie et le docteur Desse sont mis face au mur, et trois soldats se tiennent derrière eux, prêts à faire feu.

Au même moment, un officier allemand, venant de Douarnenez, entre dans la pièce, fait écarter les soldats et conduit les deux prisonniers dans une maison voisine, où il leur explique qu'une trêve étant intervenue entre l'armée allemande et la Résistance de Douarnenez, ils vont bénéficier d'un échange de prisonniers. Moins d'une demi-heure après, ils sont relâchés.

Deux autres encore, qui l'ont échappé belle !



## Journées tragiques de la Libération

— ◆ —  
MORLAIX

« Notre communauté de Trévidy en Ploujean, nous écrit M. Ruppe, aumônier, située à 1.500 mètres de l'entrée de Morlaix, était occupée, depuis le 7 juin 1944, par une ambulance allemande. Tout y fut normal jusqu'à la nuit du samedi 5 août, où arrivèrent quelques blessés venant du côté de Plougonven et évacués aussitôt que pansés (1). Il en fut de même dans la nuit du dimanche; l'on sentait l'approche de la libération. Les troupes américaines, après avoir contourné Morlaix, se trouvaient déjà à Saint-Thégonnec, remettant à plus tard la libération de la cité. La sous-préfecture pourtant, fit savoir aux Américains qu'ils pouvaient venir sur Morlaix. Le lundi 7 août, au soir, les occupants de Trévidy commencèrent à s'en aller; les derniers quittèrent vers 23 heures, et je crois que tout ce qui restait d'ennemis dans le quartier, y compris Coat-Amour (2),

(1) La prison de Morlaix, où la Gestapo retenait un certain nombre de prisonniers, parmi lesquels le directeur de l'école de Plougonven, l'abbé Le Scao, fut ouverte, avec la complicité du gardien et sous la protection de la Résistance, dès le samedi 5 août.

(2) Nom de la résidence du général Weygand.



organisé en véritable forteresse entre Trévidy et la ville, avaient évacué la place, sauf peut-être une demi-douzaine, lesquels étaient chargés de faire sauter, en temps utile, les munitions accumulées à Coat-Amour: ce qui se produisit en deux explosions indescriptibles, le 8 août, vers 1 h. 30 du matin. Le crépitement continua longtemps et, quand vint le jour, on était heureux d'avoir été quitte pour les émotions, auxquelles tout le personnel de l'orphelinat, y compris les petites filles, firent face avec un calme et une confiance remarquables, renouvelés au petit jour par l'assistance à la messe, et par la communion, dans une demi-obscurité « catacombale ».

« Mais ce n'était pas fini: d'autres émotions plus fortes nous attendaient. Le 8 août, vers 10 heures, je vois des Fritz, venant je ne sais d'où, mettre en position, sous le pont de chemin de fer (ligne de Paris), jeté sur la route, entre ma maison et Coat-Amour, une mitrailleuse sur camion et un canon anti-char ou D.C.A. Je n'y pensais déjà plus et je travaillais dans mon jardin en bordure de la route de Paris, lorsque vers 13 heures (sans avoir rien entendu, tellement l'avance était silencieuse), j'aperçois les uniformes kakis; cette fois, ça y était... quelques brefs commandements... et le combat s'ouvrit. Seule, la mitrailleuse allemande entra en action, mais pas le canon, les servants n'ayant sans doute pas eu le temps de l'aborder.

« Le combat dura environ 45 minutes, jusqu'à ce que, sous mes yeux (car j'ai voulu être spectateur de l'opération), le camion allemand ait sauté et ait été mis littéralement en miettes, après une explosion formidable. Les blindés américains purent alors s'engager sous le pont, et tout de suite furent en face de la grande porte d'entrée de Coat-Amour (les forces américaines représentaient peut-être une brigade motorisée). Entre temps, les canons américains avaient bombardé Coat-

Amour et fait comprendre aux 200 Allemands qui y étaient arrivés, qu'il ne leur restait qu'à se rendre; ce qu'ils firent sous les sarcasmes des habitants du quartier, enfin libres. Cependant quelques fanatiques isolés continuaient encore à tirer d'ici, de là, jusque des arbres où ils s'étaient embusqués, et à jeter des grenades sur la route en contre-bas. Il fallut aussi poursuivre une poignée d'Allemands, qui avançaient le long de la ligne de Paris et qui, refoulés jusque vers le cimetière Saint-Charles, finirent aussi par se rendre... Encore une centaine de mètres à faire en tiraillant, sur la route de Paris vers Morlaix, et tout était terminé entre 15 et 16 heures. Morlaix était libéré.

« Et ce fut le défilé interminable des chars américains, sous les ovations de la foule, passée tout d'un coup de la crainte à l'enthousiasme, et se demandant encore comment il avait pu se faire qu'un parèil cauchemar se fût dénoué pour Morlaix, sans autre **malheur** qu'une victime à déplorer. Pour nous, nous avons rendu grâce à la Providence, par l'entremise de saint Joseph.

« Les Allemands avaient quitté le camp d'aviation depuis le samedi 5 août. Cependant il restait deux blockhaus occupés chacun par une demi-douzaine de Fritz; ils furent cernés par les F.F.I. et sommés de se rendre. Mais ils déclarèrent ne vouloir se rendre qu'aux Américains. — « Qu'à cela ne tienne, leur fut-il répondu, nous allons chercher les Américains. » — Et bientôt les mêmes revinrent, revêtus d'uniformes américains... les Allemands se rendirent et le tour était joué, avant qu'ils aient pu se rendre compte de la ruse.

« Et voici toutefois un épilogue douloureux pour Plouigneau. Les troupes américaines avaient traversé cette localité le mardi 8 août, sans coup férir. Mais, voilà que le lendemain, vers 7 heures, une colonne isolée de deux cents Allemands environ, avec deux canons et autres armes, et accompagnée d'un convoi de voi-

tures de paysans, déboucha dans le bourg, venant de la direction de la mer. Les F.F.I. leur livrèrent bataille, mais n'étaient pas en force: cinq patriotes furent arrêtés et fusillés sur la place de l'église. Il fallut alerter les chars américains à Morlaix; ceux-ci firent rapidement demi-tour; les deux premiers furent détruits. Mais bientôt des forces importantes, soutenues par l'aviation, entrèrent en action; quatre-vingt-dix chevaux furent tués (chevaux du convoi paysan). Le combat ne dura pas longtemps. Quinze soldats allemands furent fusillés sur la place de l'église, en représailles (trois pour un patriote). Monsieur le Curé de Plouigneau se vit envoyé en mission par le Commandant Américain; il battit longtemps la campagne avec un drapeau blanc, et ramena un bon nombre de prisonniers. »

#### LESNEVEN

Venant de Morlaix, par Lanhouarneau, les Américains arrivent à Lesneven, vers 18 heures, le dimanche 6 août 1944. Ils restent deux heures à Coatidreux, à un kilomètre de la cité, puis attaquent les Allemands à coups de canon. Ceux-ci ripostent de la ville, mais sont bientôt maîtrisés. A 22 h. 30, les Américains font leur entrée dans Lesneven, en continuant le combat par mitrailleuses.

Dès qu'ils sont sortis de la cité, les Allemands reprennent leurs positions, et dans leur rage, tirent sur tous ceux qu'ils voient. Grièvement blessé, M. Cabon, de la Résistance, est transporté dans la maison Berger, rue du Folgoat. Vers minuit, Joseph Vérine (20 ans) et Joseph Nédélec (17 ans), vont quérir le docteur Odeyé (75 ans), seul médecin dans Lesneven. Tous trois approchent de la maison Berger quand un char américain en panne fait explosion et éclaire malencontreusement la route: une rafale de mitraillettes blesse gravement Joseph Vérine

à la hanche et à la jambe et une balle traverse le mollet du docteur Odeyé. Malgré tout ils entrent dans la maison et donnent leur soin à Cabon, atteint de fracture de cuisse. Au bout de quelques minutes, le jeune Vérine doit s'allonger, pour ne plus se relever. Joseph Nédélec sort le docteur Odeyé dans une brouette et le mène à l'Hôpital. Vérine et Cabon sont bientôt achevés par les Allemands, le premier d'une balle dans la tête, le second de coups de crosse, qui lui fracassent le crâne.

Vers 1 heure, près de la même maison, Mlle Berger recevait une balle dans le ventre; elle succomba deux jours plus tard à l'hôpital.

Dès le matin du lundi, c'est la terreur, et la plupart des habitants cherchent un refuge dans la campagne. Les Allemands, en chasse, abattent toutes les personnes qu'ils aperçoivent. Des obus, tirés par la batterie allemande de Plouider causent des dégâts à l'église paroissiale, au Collège, à l'École des Frères. Le feu consume quatre maisons de la Place Le Flô. M. le Fourn, de Brest, travaille à éteindre l'incendie, quand il reçoit un obus en pleine poitrine.

Le lendemain matin, mardi, les Allemands ne sont plus là, mais beaucoup se refusent à le croire et restent cachés. M. l'abbé Le Bris, vicaire, aumônier des F.F.I., cherche quelques personnes pour l'aider à recueillir les morts de la veille et à les ensevelir. Dans cette besogne deux Sœurs bleues de Vernon, de la résidence de Lesneven, Sœur Ange et Sœur Paul, ainsi que l'Assistante Sociale, Mlle Odeyé et le lieutenant des F.F.I., Jacopin, leur apportent une assistance particulièrement dévouée, et unanimement admirée.

Toute la population de Lesneven doit aussi une vive reconnaissance au médecin principal, M. Le Berre, qui,

aidé de M. Euzen, interne à l'hôpital, opéra plus de 100 blessés, venant de la région brestoïse dans la semaine du 6 au 14 septembre (1).

Voici la liste des victimes de ces sombres journées : Audrézet Jean. — Berthou François. — Berthou Yves. — Beyer Louise. — Cabon François. — Le Fourn Jean. — Premel Jean. — Salou François. — Stéphan Jaoua. — Tonnard Anne. — Théréne Louis. — Vérine Joseph, Scout de France, jeune homme d'une supériorité chrétienne remarquable. — Uguen Marcel.

#### SAINT-POL-DE-LEON

Dès le jeudi 3 août 1944, le bruit courait à Saint-Pol de Léon que les troupes américaines approchaient de la ville. Le lendemain, la rumeur publique affirmait, dans la matinée, que nos alliés étaient à Morlaix.

#### *La journée du 4 août*

A 10 heures, les militaires allemands, installés au *Soldatenheim*, quittent cet établissement, après avoir crevé les fûts de vin, mais en y abandonnant des vivres et du matériel. L'agitation règne en ville; le maire, M. de Guébriant et les autorités locales s'efforcent de calmer les esprits. Sur la tour de la cathédrale flotte un drapeau français, auquel vont bientôt s'adjoindre un autre drapeau français et un drapeau américain. Vers 11 heures, les fenêtres de la cité s'ornent de drapeaux. Sur la Place du Marché, le portrait de Hitler, arraché des bureaux de la Kommandantur, est brûlé devant la

(1) Renseignements fournis par Monsieur le Curé de Lesneven et M. le docteur Odeyé, que nous ne saurions trop féliciter pour son admirable conduite. Sa blessure lui valut deux mois d'hôpital.

foule. Les panneaux de cet établissement et du *Soldatenheim* sont démolis et jetés aux latrines.

A midi, des jeunes gens armés ramènent une vingtaine de prisonniers allemands ou russes, assaillis dans leurs cantonnements, que l'on enferme dans l'ancienne Gendarmerie. D'autres prisonniers continuent d'arriver sur la Place.

Et voici un coup de théâtre : à 16 h. 30, une colonne cycliste, composée en majorité de Russes, débouche de la rue du Pont-Neuf. La foule, qui stationne sur la Place, s'enfuit de toutes parts. Le premier soldat abandonne sa bicyclette au milieu de la rue Croix-au-Lin, se couche à plat ventre et lâche, en direction de la cathédrale, une rafale de fusil mitrailleur, qui blesse sous le porche, M. A. Bozellec, et Sœur Marie-Edmée du Dispensaire. Cette colonne repart aussitôt sur Roscoff.

A 18 heures, les rues désertées par la population, sont occupées par les Allemands. Un canon vient d'être mis en batterie sur la Place. A la mairie se trouvent un certain nombre de personnes, dont plusieurs voyant venir des soldats, s'échappent dans le jardin et sautent dans la cour du presbytère. Ces militaires les rejoignent et les ramènent sur la Place du Petit-Cloître. A ce moment arrivent au même endroit les neuf autres personnes qui étaient demeurées à la mairie, parmi lesquelles M. de Guébriant, maire, et Alain Tréguier, secrétaire général. A leur groupe s'adjoignent bientôt : Eugène Guillou, M. et Mme Sébastien Combot, qui reviennent de la plage, René Cueff, Paul Nicolas et Pierre Langlois, écolier.

Tout ce monde est contraint de s'allonger à terre, sauf M. de Guébriant, qu'un officier conduit à la mairie, pour qu'il y voie la bande de mitrailleuse qu'on vient d'y découvrir. Il est alors ramené sur la Place du Petit-Cloître et doit, lui aussi, s'allonger au sol. Voici que deux soldats vont s'appuyer au mur de la maison

Leclair; on place devant eux, à genoux, le jeune Alexandre Merer, et ils le fusillent dans le dos. A leur tour sont abattus MM. de Guébriant, et Alain L'Hébréllec, tous deux debout, puis Jean Ollivier et Pierre Béchu.

Des soldats lient ensuite les mains des autres derrière leur dos et les placent en file indienne, à un mètre d'intervalle. A ce moment, arrivent deux vicaires de la paroisse: MM. Abguillerm et Gorrec. Le premier donne l'absolution à MM. de Guébriant et L'Hébréllec, qui respirent encore, puis vient intercéder pour les quinze otages alignés auprès de l'officier, chef de la patrouille allemande. Rien à faire; peut s'en faut qu'il ne soit lui-même arrêté. Il demande aux prisonniers de réciter à voix haute l'acte de contrition, et leur donne l'absolution.

Entre temps, les prisonniers allemands se sont enfuis de la vieille gendarmerie, où ils étaient enfermés depuis le matin. L'un d'eux met en joue Jacques Guilcher, mais le coup ne part pas, et celui-ci se sauve. Les bureaux du Ravitaillement général sont bientôt détruits à coups de grenades. Les soldats entrent à l'ancienne Gendarmerie, visitent les maisons des employés municipaux et se livrent au pillage.

Cependant, sur la Place du Petit-Cloître, les survivants du massacre, toujours en file indienne, montent dans une camionnette et un soldat place une bande de mitrailleuse autour du cou du petit Pierre Langlois. Mme Combot se jette aux pieds de l'officier et demande la grâce de son mari. Tous sont emmenés, les mains liées derrière le dos. Ils furent massacrés le soir même, à leur descente de camionnette, au château de Kerdrel, à Penlan, en Ploujean.

Le mercredi 9 août, en présence de divers témoins, dont un Inspecteur de police de Morlaix et plusieurs prêtres de Saint-Pol, il sera procédé, sous la direction du docteur Meymou, à l'exhumation des cadavres. Com-

mencée par les secouristes de Morlaix, l'opération fut terminée par huit prisonniers russes. Les corps, affreusement mutilés, étaient répartis entre trois tranchées, et les victimes se trouvaient, pour la plupart, dépouillées de leurs chaussures.

Au total, la journée tragique du 4 août avait fait, pour Saint-Pol de Léon, 25 morts et 9 blessés. L'histoire se doit de conserver les noms de ceux qui furent immolés en haine de la France, par la barbarie teutonne.

#### Morts

1. Béchu Pierre, de Kerfissien, en Plouescat.
2. Budes de Guébriant, maire de Saint-Pol, 39 ans.
3. Daniélou Benjamin, cultivateur, Kerminguy, 46 ans.
4. Decès Jacques, domicilié à Paris, manoeuvre, rue du Séminaire, 20 ans.
5. L'Hébréllec Alain, rue du Douric, employé de commerce, 30 ans.
6. L'Hourre Paul, employé de commerce, route de Plouénan, 20 ans.
7. Merer Alexandre, mécanicien, Place de la Gare, 17 ans.
8. Ollivier Henri, agent d'assurances, Kersaudy, 31 ans.
9. Ollivier Jean, marin, rue de l'Abattoir, 26 ans.
10. Perrot Marcel, Pempoul, 21 ans.

#### Otages massacrés à Ploujean

1. Castel Joseph, agent de police, rue de Plouescat, 35 ans.
2. Combot Sébastien, marbrier, Place du Parvis, 38 ans.
3. Combot, née Mesguen Germaine, Place du Parvis, 35 ans.

4. Cueff René, mécanicien, rue Croix-au-Lin, 23 ans.
5. Fichot François, cultivateur, Mezarc'hant, 28 ans.
6. Guilcher Pierre, employé de mairie, Place du Petit-Cloître, 20 ans.
7. Guillou Eugène, entrepreneur, rue Pen-ar-Pont, 35 ans.
8. Jamet Louis, brigadier de police, Place de l'Evêché, 60 ans.
9. Lacut Jean, employé de bureau, Grande-Place, 22 ans.
10. Langlois Pierre, écolier, rue du Pont-Neuf, 15 ans.
11. Le Goff Pierre, étudiant, rue de la Rive, 19 ans.
12. Nicolas Paul, coiffeur, Grande-Rue, 39 ans.
13. Saillour Marcel, comptable, rue de Verdun, 33 ans.
14. Tréguier Alain, secrétaire général de la mairie, 45 ans.
15. Tréguier Jean, son fils, étudiant, 16 ans.

« Parmi ces victimes, nous écrit M. le Chanoine Sibiril, curé-archiprêtre de Saint-Pol, il faut mettre à part évidemment, M. Alain de Guébriant, maire, qui a donné sa vie pour la commune. Depuis son retour des armées, où il combattait comme capitaine, il accomplissait sa tâche de maire avec compétence, dévouement et une patience infatigable. C'est grâce à ses interventions fermes et opportunes, grâce à son autorité, que notre commune et notre région n'avaient pas trop souffert de l'occupation. Après quatre ans de lutte, de résistance à l'ennemi et de souffrances, il a consommé son sacrifice, avec les sentiments de foi que nous lui connaissions. »

#### *Journée du 5 août*

Le directeur de la Défense passive, M. Laurent, accompagné des adjoints au maire, MM. Senneville et

Bizard, se tient à la Mairie. Des patrouilles parcourent les rues et veillent à ce que les habitants ne quittent pas leur domicile.

Entre 15 et 16 heures, deux camions allemands, chargés de troupes fortement armées, débouchent brusquement sur la Place de la Mairie. Toutes les issues sont rapidement gardées. Par ordre des deux officiers qui commandent, le chef de la Défense passive, les deux adjoints et une cinquantaine d'agents se rangent en demi-cercle, face aux camions allemands, sur lesquels sont installés des soldats, mitrailleuses braquées. Le capitaine Herman frappe rageusement le sol de sa botte et semble reprocher aux personnes présentes les manifestations de la veille; il demande la remise des armes. « Si ces armes ne me sont pas rendues, pour demain 15 heures, crie-t-il, je reviendrai avec mes canons pour anéantir la ville. » Le détachement se retire alors, laissant toutefois quelques hommes dans la cité.

En cette journée du 5 août, M. Jean Nénez, âgé de 23 ans, employé des Chemins de fer, rue de Brest, fut abattu dans son jardin.

#### *Journée du 6 août*

La matinée est calme. La circulation est autorisée de 8 à 14 heures, et plus tard pour les agents de la Défense passive. Vers la fin de l'après-midi, la même colonne que la veille, après avoir pris les mêmes dispositions de combat, arrive pour prendre possession des armes et du matériel recueillis par les agents de la Défense passive. Vers 20 heures, l'officier allemand, chef du détachement, faisait savoir à M. Laurent que l'ordre de détruire la ville était retiré, mais que les recherches pour la découverte des armes devaient continuer.

Le lundi 7 août, furent célébrées à la cathédrale les obsèques des victimes. La population étant consignée, le clergé et quatre hommes de la Défense passive, portant deux couronnes, furent seuls admis dans l'église. Les proches parents des victimes se virent seuls autorisés à prendre place dans le cortège funèbre, pour la conduite au cimetière. Quant aux funérailles des quinze otages massacrés au château de Kerdrel, elles eurent lieu le jeudi 10 août, devant un grand concours de peuple en deuil (1).

La noble cité de Saint-Pol de Léon déplore toujours l'absence de 18 personnes arrêtées le 27 juin 1944. Parmi elles, se trouvent M. Tanguy, vicaire à Saint-Pol depuis 1932, les docteurs Leclair et Le Bigot, médecins dans la même ville, M. Trévidic, pharmacien et plusieurs pères de familles nombreuses.

#### CLEDER

Le 8 août 1944, les gens de Cléder furent soudain réveillés, vers trois heures du matin, par une troupe allemande motorisée, qui traversait le bourg, venant de Saint-Pol de Léon, en direction de Brest. Quelques-uns ouvrirent leurs fenêtres, mais les fermèrent bien vite, au bruit des mitraillettes.

Vers 9 h. 15, de nouveau, des coups de feu retentissent: c'est de l'infanterie qui arrive de Morlaix, avec ses voitures de transport. Au village de Penn-al-lann-Kerizen, entre Treflaouénan et le bourg de Cléder, sous prétexte qu'ils venaient d'être attaqués par les forces de la Résistance, ces Allemands avaient tué Claude Roué et brûlé ses récoltes, puis incendié la maison d'habitation,

(1) Nous avons utilisé dans ce récit un rapport rédigé sur déclarations de témoins que nous a communiqué M. Abguillerm, Recteur de Plouvien, puis un article du *Télégramme* du 23 et 24 septembre 1944.

le foin et la paille de M. Milin. Au village de Toulbrou, à l'entrée du bourg de Cléder, ils prennent et emmènent comme otages cinq hommes : Elard Hervé, Le Duc Louis, Roué René, Roué Jean-François et Thépaut François.

Ayant traversé le bourg, les premiers éléments de la colonne viennent de passer devant l'école des Frères Lamennais, quand, juste en face des classes, un sergent allemand tombe mortellement blessé. Du coup, la colonne s'arrête et, pris de fureur, les Allemands massacrent les otages. C'est alors le siège en règle de l'école, où se trouvent, avec le directeur, M. Le Nerrant, ses collaborateurs : MM. Palud, Le Borgne et Breton, puis deux servantes, avec le fils de l'une d'elles, âgé de quinze ans.

Balles et grenades explosent au rez-de-chaussée, et une bande de soldats pénétrant dans l'immeuble allument un foyer d'incendie. Les occupants descendent alors de l'étage où ils se sont réfugiés. M. Palud se présente le premier, les bras levés; il est invectivé, fouillé et maltraité. Un coup de crosse sur l'épaule l'aurait même assommé, s'il ne l'avait paré. Sachant l'allemand, il explique aux soldats que les habitants de l'école sont innocents et totalement étrangers à ce qui s'est passé.

A la suite de M. Palud, sort son confrère, M. Le Borgne. Voyant le geste de menace d'un soldat, au lieu de garder les mains levées selon l'ordre donné, il les croise instinctivement. Ce geste lui est fatal. Il est violemment poussé au salon, face à la cuisine et reçoit une première décharge à la tempe droite; il traverse la route, puis un coup de crosse lui arrache une plainte : il est mort.

Ce crime abominable accompli, l'officier emmène comme otages le directeur de l'école et ses deux profes-

seurs, MM. Palud et Breton, les fait placer en tête de la colonne et commande à celle-ci de se remettre en marche, vers Plouescat. On fait un arrêt au village de Kroajou-Baudu, et quelques soldats pénètrent dans la ferme, habitée par Louis Quéviger. Devant le danger, celui-ci et ses deux fils ont pris la précaution de se cacher. Les Allemands pillent la maison, découvrent Mme Quéviger, la traînent dans un champ voisin et la fusillent. Aux cris poussés par sa mère, le fils aîné sort de sa cachette et pénètre dans la cour, où il est aussitôt abattu.

Laissons maintenant l'un des otages, M. Breton, nous conter ses impressions sur son voyage de Cléder à Plouescat :

« Dire les souffrances endurées, les sentiments atroces éprouvés pendant cette route de cinq kilomètres est chose impossible. Nous étions contraints d'aller les mains en l'air. Dès que nos bras fléchissaient, on nous les redressait à coups de crosse, ou coups de pied. A la vue des cadavres gisant dans les mares de sang, en bordure de la route, nous nous demandions : « A quand notre tour ? » Méditation sur la mort inoubliable, et dont rien n'effacera le souvenir. Les actes de résignation à la mort, de contrition, de charité se sont entremêlés ou succédés, entrecoupés d'ardentes invocations à Dieu et à ses saints.

« Nous avons su depuis, que des fenêtres, le long de notre parcours, discrètement, — il le fallait bien — des mères chrétiennes nous ont regardés défilier; elles ont fait prier leurs enfants pour nous: Notre-Dame d'Espérance, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et notre Vénérable Père les ont écoutés. Ils ont obtenu que d'autres morts ne s'ajoutent pas à celle que nous déplorons et que, au grand étonnement de la population de Cléder,

notre maison ne flambe pas: trois marches à peine de l'escalier ont brûlé en sept heures de temps.

« Enfin, nous arrivons à la gare de Plouescat. La colonne s'arrête. L'officier approche; nous voyant sur la route les bras en l'air, il demande au sergent qui commande la première section pourquoi nous sommes-là. Celui-ci lui raconte que le soldat tué à Cléder l'a été par une balle tirée d'une fenêtre de notre maison. M. Palud intervenant dit: « Nous ne sommes pas des terroristes; il n'y avait dans notre maison ni armes, ni terroristes. Rien ne justifie notre arrestation, encore moins la mort de l'un des nôtres. » L'officier jusqu'alors indécis, décide de nous relâcher. Mais le sergent ne veut rien entendre. L'officier fixe alors sur lui son dur regards. Libérés, nous nous réfugions dans la baraque-abri désignée. Il est midi.

« Là, comme bien l'on pense, notre premier soin est de nous recueillir dans une fervente prière. Puis, nous donnons libre cours à nos réflexions silencieuses. A deux heures, un trou se produisant dans la colonne, nous quittons ce lieu peu sûr et nous gagnons une ferme habitée par une cousine de M. Palud. Après y avoir mangé un morceau, M. le Directeur et moi nous tentons de rentrer à Cléder afin de savoir ce qu'est devenu le cadavre de notre F. Pascal-Joseph. Nous ne pouvons atteindre l'école: une famille en fuite nous avertit qu'il y a encore des Allemands au bourg, et par conséquent danger pour nous. » (1)

La sombre journée du 8 août 1944, fit à Cléder 13 morts, dont voici les noms, le domicile et l'âge :

1. Le Borgne Joseph-Marie, originaire de Guissény, Frère de Ploërmel, professeur à l'école libre

(1) *Chronique des Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel*, 1945, p. 57-58.

des garçons de Cléder, âgé de 36 ans. Pour rappeler son souvenir, on a érigé un petit calvaire à l'endroit où il est tombé.

2. Elard Hervé, époux d'Isabelle Moaligou, 44 ans, demeurant à Toulbrout en Cléder.
3. Falc'hun Joseph, époux de Marie-Louise Mazé, 64 ans, demeurant à Kreac'h-Avel en Cléder.
4. Grall Marie, épouse de Louis Quéviger, 44 ans, demeurant à Kroajou-Baudu, en Cléder.
5. Le Bras Francis, époux de Louise Pleyber, 41 ans, demeurant à Bodilis, en Cléder.
6. Le Duc Jean-Louis, époux de Marie Prigent, 40 ans, demeurant à Toulbrout, en Cléder.
7. Le Roux François, époux d'Elisa Kreizmeaz, 39 ans, demeurant à Kreac'h-Ar-Brenn, en Plouescat, tué sur le terrain de Cléder.
8. Quéviger Jean-Louis, fils de Louis et de Marie-Françoise Grall, 23 ans, de Kroajou-Baudu.
9. Roué Claude, époux de Madeleine Kerguillec, 62 ans, demeurant à Kerizur, en Cléder.
10. Roué René, époux de Marie-Yvonne Berrou, 47 ans, demeurant à Toulbrout, en Cléder.
11. Roué Jean-François, neveu de René, 23 ans, demeurant chez son oncle.
12. Thépaut François, époux de Marie-Anne Joly, 29 ans, demeurant à Toulbrout, en Cléder.
13. Un nommé Tréguer, de Sibiril, qui se trouvait à Cléder.

Criblées de balles, toutes ces victimes étaient devenues méconnaissables. Elles furent relevées dans l'après-midi du 8 août et déposées à la chapelle Sainte-Espérance. Le lendemain matin on y célébra les funérailles.

## PLOUNEVEZ-LOCHRIST ET TREFLEZ

La journée du 8 août 1944 restera longtemps gravée dans le souvenir des habitants de Plounévez-Lochrist. Au cours de la matinée, deux colonnes allemandes se dirigeaient vers le Kernic, l'une par la route de la grève, l'autre par la route de Lochrist. Un fort brouillard les empêchait de se voir. Un coup de feu, parti on ne sait d'où, leur fit croire à une attaque, et ils tirèrent dans toutes les directions. Quatorze victimes succombèrent sous leurs coups, dont voici les noms et l'âge :

André Hervé, 33 ans.  
Bocher Paul, 46 ans.  
Bocher Louis, 22 ans.  
Bocher René, 19 ans.  
Caroff Jean, 20 ans.  
Floc'h Louis, 21 ans.  
Floc'h Marcel, 5 ans.  
Floc'h Yves, 46 ans.  
Goavec Joseph, 38 ans.  
Lagathu Tanguy, 16 ans.  
Le Verger Hervé, 41 ans.  
Riou Marguerite (femme Goavec), 32 ans.  
Stéphan Jean-Marie, 44 ans.  
Tanguy Jean, 78 ans.

Avant de quitter, les Allemands incendièrent, dans la paroisse, plusieurs maisons et moissons (1).

A Tréfléz, deux colonnes allemandes, marchant en direction de Brest, tuèrent dix personnes et menaçaient de massacrer la population. M. Pouliquen, recteur de la paroisse, descendit dans la plaine, pour tranquilliser la population affolée. Il la rassura par sa présence, et

(1) Communication de M. Abgrall, recteur de Plounévez-Lochrist.



brava le grand danger de circuler pendant deux heures de village en village, encadré par le tir des deux colonnes allemandes.

#### GUISSÉNY

Le 8 août 1944, au premier coup de l'Angélus, un convoi allemand, comprenant dans les vingt véhicules de tout genre, et environ 1.200 hommes, fit son apparition devant le bourg de Guissény, plongé à cette heure dans une nappe blanche de brume matinale et, pour terroriser la population, se mit à tirer dans toutes les directions. A l'entrée du bourg, un vieillard, François Abiven, fut atteint en pleine tête, et, à la sortie, une jeune fille, Joséphine Ségalen, reçut une balle en plein cœur.

Ce convoi qui, à neuf heures trente, avait fini de s'écouler, se dirigea sur Plouguerneau et prit la route du Diouris, pour rejoindre Plouvien (1).

---

(1) Renseignements fournis par M. Lespagnol, Recteur de Guissény.

#### PLOUVIEN

### Meurtre du Recteur, M. Salaün

(Mardi 8 Août 1944)

---

*« La suprême grandeur est de donner sa vie pour ses frères. »*  
(Saint Jean, xv, 13.)

Le dimanche 6 août 1944, les Allemands ayant déjà quitté le bourg de Plouvien, on entend dans la soirée le bruit du canon et on aperçoit des lueurs du côté de Lesneven.

Le lendemain matin, nous écrit M. Abguillerm, Recteur de Plouvien, c'est l'arrivée des troupes blindées américaines. M. Salaün recteur, en compagnie de l'abbé Stéphan, professeur à Lesneven, fait déployer le drapeau au clocher et ordonne de sonner les cloches.

L'enthousiasme est général; les fenêtres sont pavoi-sées. Les soldats sont acclamés et fêtés. Le soir, la population se presse aux obsèques, célébrées en la chapelle Saint-Jaoua, de six officiers et soldats américains tués au Bourg-Blanc. M. le Recteur préside la cérémonie. Au cimetière, les tombes sont couvertes de fleurs. Très tard dans la soirée, les troupes américaines continuent de passer et prennent toujours la direction de Saint-Jaoua et du Bourg-Blanc.

Le mardi matin, 8 août, on apprend que les Allemands sont dans le bourg et occupent les intersections des routes. Les troupes viennent de la direction du Diouris et donc de Lesneven. Le drapeau a été enlevé par le sacristain, mais il reste toujours dans la galerie du clocher.

A midi, l'état de siège est proclamé. Voici que la fusillade crépite dans les rues, des grenades sont lancées dans les maisons ou jetées dans les tranchées-abris. Les fenêtres sont fermées, mais les troupes qui passent tirent à travers les persiennes. C'est alors qu'au presbytère, la chambre des étrangers, donnant sur la route du Diouris, reçoit deux balles dans le plafond.

Tout homme qui se trouve à vue est abattu.

Au presbytère, réfugiés et personnel de cuisine sont dans la cave. M. le Recteur et le vicaire restent à la cuisine. Arrive un sous-officier allemand, accompagné de deux soldats qui tiennent à la main une grenade; ils font la fouille du salon; puis, n'y trouvant personne de caché, ils se retirent.

Une accalmie se produisit vers 14 h. 30 et M. le Recteur sortit pour se rendre compte de l'état de l'église visée par les projectiles. Il monta au clocher, lorgnette en main, sans doute pour apprécier les dégâts commis chez ses paroissiens. Peut-être voulait-il aussi enlever la hampe du drapeau, qui, le drapeau enlevé, s'y montrait encore. Comme il rentrait, un feldwebel (sous-officier) lui cria : « Terroriste », et lui tira à bout portant trois coups de revolver; il tomba entre l'église et le presbytère, mortellement blessé à la tête, à la poitrine, à la jambe.

Ne voyant pas revenir son Recteur, vers 14 h. 50, le vicaire, M. Floc'h s'en va à sa recherche et voici que, par la porte entr'ouverte du verger, donnant sur le cimetière qui entoure l'église, il aperçoit une large flaque de sang et, plus loin, baignant dans son sang, la tête trouée, le pauvre M. Salaün. Il amène le cadavre au presbytère, donne au défunt l'absolution et l'Extrême-Onction et, avec l'assistance de deux personnes, procède à la toilette funèbre.

Cependant une forte colonne allemande est surprise sur la route, entre Loc-Brévalaire, Saint-Jean-Balanant

et le bourg de Plouvien, par les avions alliés, qui en font une hécatombe indescrivable; sans compter les hommes, 150 chevaux gisaient le lendemain sur le chemin, au milieu d'un matériel de guerre où se mêlaient canons, munitions, voitures de toute sorte. Les débris sont encore là.

Le mercredi 9 août, la bataille recommence dans le bourg de Plouvien et dans les environs; par bonheur, beaucoup d'habitants du bourg ont pu prendre le large, la veille, et s'enfuir à la campagne, car les Allemands pillent et tuent sans pitié. A Saint-Séverin, ferme située près de Saint-Jean-Balanant, sept personnes sont massacrées dans la même maison; à la sortie du bourg de Plouvien, en direction de Saint-Jaoua, les Allemands incendient deux maisons et tuent un père de sept enfants.

Vers midi, la bataille reprend avec rage: Allemands d'un côté, Américains de l'autre. Dans la cave du presbytère, au-dessous du salon où git le cadavre de M. Salaün, sont rassemblées une quinzaine de personnes, hommes, femmes et enfants, réfugiés de Brest et des environs; de la cave on aperçoit, par le soupirail, d'une part, un groupe d'Allemands, qui ont sauté dans le jardin du presbytère et essaient de contourner la maison; d'autre part, les Américains, qui occupent l'autre côté du presbytère. Fort heureusement, les Allemands ne sont pas entrés dans la maison.

Cependant, le canon tonne et voici qu'on entend un bruit formidable: c'est le clocher qui tombe, crevant la toiture de l'église, brisant la tribune, les fonts baptismaux, les tombes aux alentours. Vraisemblablement ce sont les artilleurs américains, tirant du côté de Saint-Jaoua, qui l'ont abattu.

Le jeudi 10 août, furent célébrées les obsèques de M. Salaün et des autres victimes, qui étaient au nombre de vingt-cinq. Celles-ci, enveloppées de draps et de cou-

vertures. faute de cercueils pour les recevoir, furent inhumées dans le verger du presbytère, près du cimetière. Quant à la dépouille mortelle de M. Salaün, renfermée dans un cercueil, elle fut déposée au caveau des Recteurs au cimetière. On constata avec douleur, que plusieurs des victimes portaient d'horribles blessures.

Ce ne sera que le vendredi matin, 11 août, que les derniers Allemands se rendront aux Américains. Une vingtaine de cadavres allemands furent inhumés derrière le mur du jardin du presbytère, dix autres, un peu plus loin (1).

Avec son clocher abattu, son église endommagée, encore marquée de traces de grenades et de balles, ses maisons démolies, ses habitants terrifiés, pleurant leurs morts et leurs blessés, ainsi que leur Pasteur si aimé, Plouvien garda plusieurs jours un aspect de désolation. C'est le navrant tableau qui s'offrit aux yeux du successeur de M. Salaün, M. Abguiflorm, quand, le 22 août, il fit son entrée solennelle dans la bourgade infortunée.

Aujourd'hui, si l'église et le clocher ne sont pas entièrement restaurés, les légères réparations se poursuivent, et la vie a repris comme ailleurs. On gardera toutefois longtemps encore le souvenir des tragiques journées des 8, 9 et 10 août.

\*\*\*

Emile Salaün naquit le 9 novembre 1881, à Ploudalmézeau, au sein d'une famille très pieuse, qui avait déjà donné à l'Eglise M. le chanoine Amédée Salaün, devenu curé d'Ouessant en 1890, M. Amédée Salaün, mort dia-

(1) Quand les Allemands eurent quitté Plouvien, les Américains s'installèrent dans les champs et les prairies, dont plusieurs furent converties en aérodromes pour petits avions d'observation qui, durant le siège de Brest, distant de 17 kilomètres, eurent vite fait de constater les destructions et de régler le tir.

cre et maître d'études au Collège Notre-Dame de Bon-Secours à Brest, et le Révérend Père Alexandre Salaün, ancien vicaire de Plouzévédé, mort membre de la Compagnie de Marie. Emile n'hésita pas à suivre ses aînés dans la carrière ecclésiastique. Il fit au Petit Séminaire de Pont-Croix de solides études et fut ordonné prêtre à Quimper en 1906, ses quatre années de Séminaire achevées. Il était mon fils spirituel et j'eus la grande joie de le conduire au sacerdoce.

Dans les premiers jours de 1907, en conséquence de la Loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat, quarante-trois ecclésiastiques de notre diocèse furent rappelés à la caserne, où ils devaient rentrer le 7 janvier : neuf prêtres, dont M. Salaün, et trente-quatre séminaristes. Tous ces jeunes gens formèrent un pourvoi en Conseil d'Etat et furent libérés par une sentence de ce Conseil, en date du 8 mars.

A cette époque, les écoles chrétiennes avaient éprouvé de nombreuses pertes dans le corps professoral, du fait des lois néfastes de 1901 et 1904. Mgr Dubillard, évêque du diocèse, sollicita alors les jeunes prêtres de se présenter au Brevet élémentaire: l'un des premiers à accepter fut Emile Salaün.

Il enseigna donc à Concarneau, où il apparut comme un professeur excellent, pénétrant dans la psychologie des enfants, les aimant et se faisant aimer par sa gaieté, sa rondeur en affaires, son dévouement total.

\*\*\*

En 1914, Emile Salaün fut mobilisé comme combattant dans l'infanterie.

Vers le début de septembre, il se trouve « non loin de Metz et Nancy », et à propos du bon ravitaillement procuré aux hommes des tranchées, il raconte que la nourriture de son âme a été *l'Imitation de Jésus-Christ*,

et une fois la Sainte Messe. « Il ne me manquait qu'un calice, écrit-il; que voulez-vous? j'ai célébré avec... un verre. Ce n'était peut-être pas très liturgique, mais à la guerre comme à la guerre! » (1)

Quelques semaines plus tard, il se console des intempéries et de ses souffrances par de pieuses considérations: « Le 15 septembre, journée délicieuse, malgré la pluie et le vent. Je célèbre à 6 heures et confesse quelques camarades. Déjeuner. Messe militaire à 9 h. Eglise comble. Musique superbe. Chants enthousiasmants: *Nous voulons Dieu, Credo royal*, etc. Tous les Bretons en étaient, et beaucoup ont communiqué. Sermon touchant de l'aumônier, qui est d'un dévouement à toute épreuve, Beaucoup de Parisiens, qui jamais ne venaient à l'église en civil, en sont revenus touchés... Il y avait vêpres à 2 heures mais pas moyen; pour nous, prise d'armes et défilé afin de décorer un commandant. Ce que les Parisiens réclamaient leurs vêpres! Il pleut, il grêle. Au sortir des tranchées, on est dans la boue, des pieds à la tête. Bah! on n'en meurt pas. Ce sont de petites misères, que le bon Dieu nous envoie pour nous faire acquérir des mérites. Le purgatoire n'en sera que plus court. Et puis, quel réconfort dans le Saint-Sacrement! Ce soir, je serai de garde aux avant-postes. C'est dur. Mais qu'il fait bon veiller la nuit autour du village, quand là-haut, sous la flèche qui se dessine dans le ciel brumeux, l'on sait que quelqu'un veille avec nous et pas seulement deux heures, mais depuis si longtemps! Quelles bonnes méditations on fait, l'âme chargée sur l'épaule droite, le chapelet dans la main gauche et les pieds dans la boue! Comme le bon Dieu saura tirer le bien du mal! » (2)

(1) Du *Patro*, 27 octobre 1914. Ce *Patro* était l'organe mensuel du Patronage de Ploudalmézeau.

(2) Du *Patro*, 26 novembre 1914.

Au début de janvier, devenu brancardier, Emile Salaün est sous la neige dans l'Argonne, au bois de Chalade. Quand il dort, c'est dans un sac; quand il ne dort pas, c'est que, dans un trou d'avant-poste, il ramasse des blessés, en pateaugeant dans la boue de neige sale, sous la fusillade et la canonnade. Il n'a pu dire que trois messes en l'espace de trois mois. Le ravitaillement est parfait. Il n'est d'ailleurs pas aisé de se payer des suppléments: le pays est un désert. « Mais c'est toujours mieux que le purgatoire. » (1)

A la bataille pour la reconquête du Vauquois, de glorieuse mémoire, notre brancardier fut porté « blessé et disparu »; légèrement blessé, il fut fait prisonnier et transporté en Allemagne, où il reçut l'annonce d'une citation à l'ordre du jour et de la Croix de guerre. Voici le texte de la citation :

Quartier général : 4 février 1915.  
Ordre N° 43 de la division.

5<sup>e</sup> Corps d'Armée  
10<sup>e</sup> division d'Infanterie  
Etat Major.

*Le général de division cite à l'ordre du jour de la division, pour sa belle conduite au feu (combat de Bolante, Meuse) le soldat brancardier du 46<sup>e</sup> d'Infanterie :*

*Salaün Emile, le 8 janvier, transportant un blessé des tranchées au poste de secours, a été atteint par les balles ennemies; a continué néanmoins à transporter le brancard, jusqu'à complet épuisement de ses forces.*

Le périodique *Le Patro*, qui rapporte cette citation, ajoute que M. l'abbé Salaün « fut fait prisonnier (contre tout droit) le jour même de cette glorieuse citation et de sa blessure. M. Salaün ne saura qu'après la guerre qu'il est décoré de la Croix de guerre récemment instituée. Nous ne pouvons même pas le féliciter... Il avait fait le coup de feu en Argonne, quelques semaines,

(1) *Ibid.*, 7 janvier 1915.

puis il avait laissé le fusil pour le brancard ; peut-être y a-t-il plus de courage à transporter des blessés sous les rafales d'obus et de balles, sans pouvoir ni tirer, ni courir, ni ramper, qu'à s'élancer baïonnette haute, fusil chargé, sur l'ennemi à enfoncer. En tous cas, c'est plus sacerdotal. Et nous sommes heureux que M. Salaün en accomplissant son ministère, ait en même temps bien mérité de la Patrie et de l'Eglise. »

Avant de l'autoriser à dire la messe, un prêtre allemand lui posa deux questions : 1. Quand le *Gloria in excelsis* est-il supprimé ? — 2. Quand l'*Ita missa est* est supprimé, par quoi le remplace-t-on ?

Rapatrié comme infirmier, M. Salaün passa au « Bataillon des gaz », le premier créé en France.

Au début de Février 1916, il dit la messe dans un magasin, qui remplace l'église bombardée ; il tient l'harmonium aux vêpres, préside les vêpres, revêtu de l'aube et de l'étole, se fait de bons amis et croit que, si Bar-le-Duc lui était offert, il préférerait son coin de front. (1)

La dernière lettre de guerre que nous avons de lui est de septembre 1916, et porte l'empreinte d'une certaine mélancolie : « Ici, la vie triste et monotone. Isolément pénible. Les Boches ont voulu nous tâter. Ils sont tombés sur un bec. J'ai vu trois prisonniers boches et je leur ai dit quelques mots sur leur façon de traiter les prisonniers. Le Boche est un bourreau pour nos frères des camps et mines. » (2)

Rentré en 1919 dans ses pénates, M. Salaün essaya de la vie religieuse, chez les Pères du Saint-Esprit, mais ne tarda pas à réintégrer le diocèse de Quimper, où il reprit, à Concarneau, l'enseignement qu'il aimait.

\*\*\*

(1) *Ibid.*, 10 février 1916.

(2) *Ibid.*, 26 septembre 1916.

Le voici, trois ans plus tard, Directeur de l'Ecole Jeanne d'Arc de Pluguffan. « Son école, nous écrit M. le Recteur de cette paroisse, avait tant d'élèves, qu'il ne savait où les mettre et qu'il dut en refuser. Excellent maître, il plaisait aux familles et aux élèves. Ceux-ci étaient parfois ravis de voir dans la classe, avec eux, son grand chien et sa motocyclette, dont il usait pour des leçons pratiques. Il avait une voix qui, sans être très juste, avait beaucoup d'ampleur. A l'église, il se plaisait à tenir l'harmonium et à diriger le chant, donnant ainsi aux cérémonies un intérêt de nature à attirer de nombreux fidèles. Il laisse un excellent souvenir à Pluguffan, qu'il aimait à revoir. »

Après un séjour de cinq ans à Pluguffan, M. Salaün fut nommé, en 1927, recteur de l'Hôpital-Camfrout. Au cours de sa visite d'adieu, au presbytère, le poète breton, Pierre Brélivet lui adresse un toast charmant.

A l'Hôpital-Camfrout un terrain plus étendu s'offrait au zèle du nouveau Recteur. M. Salaün continue à y faire valoir ses talents de musicien, et se livre de tout cœur à son apostolat. Ici encore, il sut se faire aimer et apprécier et quand, en octobre 1941, il passa à la paroisse plus importante de Plouvien, il laissa après lui bien des regrets.

A son arrivée à Plouvien, et durant son séjour, il n'eut guère la jouissance de son presbytère, puisque six des appartements étaient occupés par les Allemands. Il put, à un moment donné, faire évacuer ce presbytère, qui donna aussitôt asile aux réfugiés de Brest et des environs, si bien que, le jour de sa mort, sa maison renfermait 25 réfugiés. Il y en avait jusque dans le fruitier. La charité délicate du bon Recteur se plaisait à les soutenir et à les guider.

Très actif, le Pasteur visitait souvent ses ouailles, qu'il s'appliquait à bien connaître. On aimait beaucoup ses sermons et ses conseils : « il était si franc et si bon ! » dit-on aujourd'hui.

En dépit des difficultés de toutes sortes, il fit donner à ses fidèles, du 16 au 20 octobre 1943, une Adoration qui fournit comme résultat 1.669 communions.

« A Plouvien, dès l'abord, il s'occupa du chant des offices. Il développa la chorale, en quantité et en qualité, il organisa le chant de la messe, auquel il tenait essentiellement. Il prépara des vocations sacerdotales et religieuses ; c'était un plaisir de voir les enfants courir à sa rencontre dès qu'ils le voyaient. Il connaissait les besoins, les intérêts, les chagrins, les coutumes de « son peuple », si bien qu'on s'étonnait qu'en peu de temps, il ait pu entrer si profondément dans la science du milieu familial et rural confié à ses soins. Il n'hésitait pas à parler fort, quand il le fallait, et à porter le reproche à domicile ; il allait droit son chemin, et les responsabilités ne l'effrayaient pas, quelles qu'elles fussent.

« Il savait ouvrir largement son cœur et sa main ; tout Plouvien l'aimait. Pendant l'occupation, il n'accepta pas l'humiliation et le chagrin de faire taire ses cloches ; il obtint d'abord de les garder ; il sauva leurs sonneries. Elles furent supprimées. Il protesta vivement au cours d'une réunion où les curés et les recteurs du rayon furent convoqués par un officier supérieur allemand. Et peu après, il obtint de Commandant de Plouvien le rétablissement de l'usage ancien, et dont il se montrait fier. » (1)

(1) *Semaine Religieuse de Quimper*, 1945, p. 18-19.

Jusqu'au dernier instant, le bon Recteur de Plouvien veilla sur sa paroisse et sur son église. Il est tombé en faisant le service de Dieu, non loin du Sanctuaire aimé où chaque jour il offrait, au Saint-Sacrifice, la divine Victime.

---

## LANDELEAU

### **Assassinat de M. l'abbé Suignard**

(Jeudi 3 Août 1944)

---

Voici les événements tragiques qui se déroulèrent à quelques centaines de mètres du bourg de Landeleau, dans l'après-midi du jeudi 3 août 1945. (erreur d'année 1944. LG)

« Un groupe de francs-tireurs patriotes, nous écrit M. Jaffrès, Recteur, avait été avisé du départ d'un convoi allemand de Châteauneuf-du-Faou, et de l'heure approximative à laquelle il passerait aux environs de Landeleau, se dirigeant vers Carhaix.

« Vers midi et demi, alors que la tête de la colonne allemande, comprenant au moins un millier de soldats, aborde le passage à niveau du chemin de fer de Pont-ar-Stang, situé à un kilomètre environ du bourg de Landeleau au sud, les 80 patriotes qui constituaient le groupe des maquisards s'apprentent à les attaquer. L'un d'entre eux lance une grenade sur le convoi, qui s'étire le long de la route de Châteauneuf à Carhaix. C'est le signal de la bagarre. Aussitôt, en effet, les Allemands ripostent ; des deux côtés les mitrailleuses et les mitraillettes entrent en action. Deux ou trois Allemands sont tués, trois

ou quatre blessés, tandis que quelques civils, qui avaient été réquisitionnés par l'ennemi avec leurs chevaux et leurs charrettes, sont frappés à mort.

« Sans perdre de temps, les Allemands se mettent en demeure de cerner les attaquants. Les uns gravissent la côte de Poul-ar-Stang, qui mène au bourg, tandis que les autres, ceux qui sont à la queue de la colonne, s'engagent dans l'allée de Penlan-Méros. La fusillade fait rage, et le canon allemand entre en action. Les jeunes gens qui avaient osé s'attaquer à des soldats aguerris et supérieurs en nombre, sont saisis d'épouvante et s'enfuient à travers champs, vers le bois voisin. Plusieurs sont fauchés en route par la mitrailleuse allemande placée dans la côte de Pont-ar-Stang, et qui balaie tout le terrain séparant la ferme du Cloître, où s'est déclanchée l'attaque, du bois où ils cherchent un refuge.

« Furieux d'avoir été ainsi attaqués, un groupe d'Allemands gagne la ferme du Cloître, distante de trois cents mètres du passage à niveau, met le feu à la maison d'habitation, aux bâtiments de service, aux tas de foin et de paille. Pendant ce temps, d'autres Allemands s'acharnent sur les maisons de Déniel et de Bourguineau, ainsi que sur celle de Mahé, garde-barrière. Ces trois maisons placées le long de la grand'route de Château-neuf à Carhaix, sont bientôt la proie des flammes.

« Mais la haine des Allemands ne s'est pas encore assouvie. Cependant que d'épaisses fumées s'élèvent vers le ciel, deux des leurs enfourchent leurs bicyclettes et prennent la direction de Carhaix, à la recherche d'otages.

« En cours de route, ils aperçoivent sur leur droite et à quelques mètres de Pont-ar-Stang, une maison : c'est la maison de Poyet. Voyant qu'il est seul et qu'il n'a ni cheval ni charrette, ils lui demandent s'ils ne pourraient trouver plus loin quelqu'un qui ait un équipage.

Sur sa réponse affirmative, ils poursuivent leur chemin. Les voici tout près d'un pâté de maisons : c'est le village de Pénity-Raoul. La bonne aubaine !

« Aussitôt qu'ils les aperçoivent, les habitants du village s'enfuient, les uns dans leurs maisons, les autres dans leurs champs. Quoi qu'ils fassent, ils ne réussiront pas cependant à leur échapper. En effet, les Allemands se mettent immédiatement à la recherche d'otages, et pénètrent dans la première maison qu'ils rencontrent. C'est celle de Hervé Carn. Ce dernier est chez lui ; ils lui intiment l'ordre de se tenir prêt à les suivre. Pensant qu'il est réquisitionné pour une corvée quelconque, il monte dans sa chambre pour changer ses habits. De là, les Allemands se rendent chez Joseph Le Bon, où ils ne trouvent que la femme et la fille. Le père, Joseph Le Bon, et son fils Pierre, sont dans le champ voisin. Tous deux sont appréhendés et mis en demeure de suivre. Plus loin, les Allemands, continuent leur mission, entrent chez Briand, qui leur déclare qu'il est malade. « *Papier* » ? lui demandent-ils. Et il exhibe un certificat du médecin qui l'a soigné au sanatorium de Plougouven, où il a été hospitalisé. Grâce à ce papier, il aura la vie sauve.

« A peine sortis de cette maison, les Allemands aperçoivent à quelques mètres dans un champ, Jean-Louis Roussel et lui font savoir qu'il devra être prêt, dans dix minutes, à prendre le large avec son cheval et sa charrette. Au même instant ils arrêtent Pasquet.

« Peu de temps après, le signal du départ est donné. C'est alors que Marcel Rassin, employé de banque à Paris, réfugié chez son oncle Briand, sortit de sa cachette en pensant que les Allemands étaient partis, et aussi pour se rendre compte de ce qui se passait. Cette curiosité allait lui coûter la vie, car juste à ce moment, l'un des deux Allemands regarda en arrière. Rebrousant chemin, il retourne dans la maison de Briand, y

trouve le jeune homme et l'emmène. Le convoi s'ébranle aussitôt. Hervé Carn (dont j'ai parlé plus haut, et à qui ils avaient donné l'ordre précédemment de se tenir prêt à les suivre dans dix minutes) est oublié par eux. Heureux oublié, qui lui vaut d'être toujours de ce monde.

« Les deux Allemands exultent, car ils tiennent leur proie. Mais il leur tarde de réaliser leurs noirs desseins. « Activez donc votre cheval ! » crie l'Allemand à Roussel. « Je ne le puis », lui répond ce dernier.

« Au moment où la caravane arrive devant la maison de Déniel, qui n'est plus qu'un brasier incandescent, Joseph Le Bon, son fils Pierre, Pasquet et Rassin descendent de la charrette. Aussitôt, le cheval épouvanté par la fumée qui s'élève en flocons noirs dans le ciel, prend le galop et va s'arrêter à une centaine de mètres plus loin. Jean-Louis Roussel, conducteur et propriétaire de l'attelage, réussit à dépister les Allemands, en se faufilant avec son cheval et sa charrette dans le convoi qui s'étale le long de la route. Ceux-ci, trop préoccupés par les quatre otages qu'ils ont emmenés jusqu'au lieu de leur supplice, ne pensent plus à lui et le perdent de vue. Encore un qui peut remercier la Providence !

« C'est alors que les Allemands précipitent l'un après l'autre, dans la maison de Déniel qui achève de se consumer, les quatre otages qu'ils sont allés prendre au Pénity-Raoul. A peine les ont-ils jetés dans le feu, qu'ils les abattent d'un coup de fusil. Quant à Mme Mahé, garde-barrière, et à sa fille, dont la maison et l'appentis y attenant, ont été incendiés, elles périssent également dans les flammes.

\*\*\*

« Au même instant peut-être, ou tout au moins peu de temps après, la même scène de barbarie va se dérouler tout près de là, et nous verrons un jeune prêtre,

l'abbé Jean Suignard, s'offrir en holocauste et périr dans les flammes, victime de sa charité sacerdotale.

« A la ferme du Cloître, autour de laquelle se sont déroulés de furieux combats, tout est en feu, maison d'habitation, écuries, étables. Le tas de foin et la partie de la récolte qui avait été charroyée les jours précédents, continuent à brûler. Ici et là, dans les champs environnants, les cadavres des maquisards jonchent le sol. D'autres jeunes gens appartenant à la même formation, sont blessés pendant qu'ils se replient, et tombent pour bientôt mourir.

« Mlle Marie L'Haridon, dont les parents exploitent la ferme du Cloître, s'échappe de l'abri où elle s'était retirée avec ses parents, et vient chercher refuge à la ferme de Kerc'hoz, propriété de Mme Suignard, mère du jeune abbé. La maison est vide. Toute la famille est allée s'abriter dans un ravin voisin de la ferme, et y récite le chapelet. A un moment donné, l'abbé est tout surpris de voir la fumée s'élever à l'horizon, dans la direction de sa maison. Est-ce que le feu aurait été allumé dans le pailler, ou dans les bâtiments de la ferme ? Pour s'en rendre compte, il quitte le ravin où il s'était retiré avec sa mère, ses deux sœurs et ses deux frères, et regagne la maison. Arrivé dans la cour, il aperçoit Mlle Marie L'Haridon, toute bouleversée par le spectacle auquel elle vient d'assister : sa ferme est complètement en flammes, et elle a aperçu dans les champs qu'elle a traversés pour se rendre à la ferme de Kerc'hoz, cinq ou six patriotes grièvement blessés. « Alors, déclare l'abbé Suignard, mon devoir est de me rendre auprès d'eux, pour les soigner et les aider à bien mourir. » Tous deux se mettent en route sur-le-champ, et rencontrent, chemin faisant, Yves L'Haridon, le père de la jeune fille. Ce dernier a beaucoup de difficulté à marcher, par suite d'un accident récent qui lui a coûté l'amputation d'une jambe. C'est ce qui explique qu'il



soit arrivé aux environs de Kerc'hoz, après sa fille. En les voyant ainsi se diriger vers la ferme du Cloître, sa ferme, il leur fait voir le grand danger qu'ils courent, et leur conseille d'attendre que le calme soit revenu. Rien à faire ! « Les patriotes sont grièvement blessés, mon devoir est d'aller jusqu'à eux », lui répond l'abbé Suignard. La jeune fille et l'abbé continuent leur chemin.

« Que s'est-il passé dans la suite ? Nul ne le sait.

« Le lendemain matin, dès que j'ai appris que le cher abbé avait été brûlé dans la ferme du Cloître, je m'y suis rendu. M. le Chanoine Etienne Rannou, Inspecteur diocésain de l'Enseignement libre, m'accompagnait dans mon pèlerinage funèbre. Descendus d'abord à Pont-ar-Stang, nous y avons remarqué dans l'appentis qui est adossé à la maison de M. Mahé, garde-barrière, les corps calcinés de sa femme et de sa fille. Plus loin, sur la route, en face de la maison de Déniel, entièrement incendiée, cinq cadavres, et dans la maison elle-même, quatre autres cadavres brûlés : ceux des otages de Pénity-Raoul. De là, nous gravissons le petit sentier qui mène à la ferme du Cloître. Tout près de la maison, à côté du puits : cinq morts. Dans la maison elle-même, derrière l'écrèmeuse, on reconnaît à peine le corps de Mlle Marie L'Haridon, tellement il est calciné. Après maintes recherches, nous découvrons dans l'un des bâtiments de la ferme, dont une partie de la toiture a été épargnée grâce à la pluie torrentielle qui est tombée dans l'après-midi de cette journée tragique, les corps de Mme Bideau et de M. Suignard.

« Le corps de Mme Bideau était, à l'exemple du corps de Mlle Marie L'Haridon, complètement carbonisé. Quant à celui de l'abbé, les flammes ne l'avaient que partiellement atteint. L'adjudant de gendarmerie Berri- vin, chef de la brigade de Châteauneuf-du-Faou, me fit remarquer le trou fait dans la tête de l'abbé par une

balle : ce qui confirme l'opinion que tous les trois : l'abbé, Mme Bideau et Mlle L'Haridon ont été d'abord jetés dans le feu, puis fusillés, comme les quatre otages de Pénity-Raoul.

« Jean Suignard, joie et gloire de sa famille, et que la paroisse de Landeleau s'honorait de compter parmi ses enfants, était un prêtre plein d'avenir. Toujours souriant et affable, il s'entretenait, quelquefois longuement, avec les gens qu'il trouvait sur son chemin. C'est ce qui explique la consternation de la paroisse, lorsqu'elle apprit sa mort héroïque et tragique. Aimable avec tous, il ne dédaignait pas, pendant les vacances, de prêter son concours aux travaux de la ferme. N'avait-il pas, monté sur une faucheuse, consacré la matinée de ce jour qui devait être le dernier de sa vie, à couper de l'avoine ?

« Dans une lettre adressée le 9 août à Monsieur le Recteur de Landeleau, par S. Exc. Mgr Duparc, évêque de Quimper, on lit ces lignes : « Nous savions la valeur de M. Suignard. Par son intelligence, sa piété, sa vertu, il aurait rendu d'immenses services au diocèse. » Quelques jours après, Mgr Cogneau, auxiliaire de Mgr Duparc, écrivait à son tour : « Nous déplorons surtout la mort tragique de l'abbé Suignard, jeune prêtre de valeur, que j'avais ordonné et qui promettait d'être au Petit Séminaire un professeur remarquable. »

« Que dire de sa pauvre maman, auprès de laquelle je me rendis en quittant la ferme du Cloître, où je venais de prier devant le corps de son fils ? Héroïque dans l'épreuve dont elle était victime, elle me dit à travers ses larmes : « J'offre le sacrifice de mon fils pour le salut du pays ». Elle ajouta : « Je ne prie pas pour lui, car je sais qu'il est au ciel, mais je prie pour qu'il m'aide à bien élever mes enfants ».

« Revenant sur les événements tragiques de la journée du 3 août, je tiens à signaler que Déniel et sa fille Émilie, Bourgineau et sa femme, née Solange de Vismes

(ces deux derniers réfugiés à Landeleau), avaient été arrêtés au cours des combats qui se livrèrent à Pont-ar-Stang. Conduits au bourg dans la soirée, ils furent fusillés tous les quatre, au pied d'un mur avoisinant la cour de l'école publique des garçons.

« D'un côté, trois allemands tués et de l'autre, 32 victimes, 33 si l'on veut bien compter André Le Gall, un patriote qui fut tué le lendemain à côté de la chapelle du Pénity-Saint-Laurent.

« Le surlendemain, samedi, vers midi et demi, un convoi américain composé de tanks, de camions, de voitures légères, faisait son apparition dans le bourg. Alertée par le ronronnement des moteurs, toute la population du bourg était accourue fêter ceux qui venaient chasser l'ennemi, tandis que les unes après les autres, les maisons se garnissaient de drapeaux. Opprimés pendant de longs mois, accablés par les événements douloureux qui avaient endeuillé la paroisse, les habitants laissaient éclater leur joie à la vue de leurs libérateurs. Ceux-ci avançaient, heureux et fiers, recevant avec le sourire, les victuailles et les bouquets de fleurs qui leur étaient offerts par la foule en délire.

« Le premier convoi passé, d'autres le suivirent et le défilé, pour ainsi dire ininterrompu, se prolongea pendant toute la soirée et bien avant dans la nuit. Cependant que le défilé se poursuivait, vers les trois heures de l'après-midi, lorsque les corps des victimes du Cloître, de Pont-ar-Stang et du hangar voisin de l'école publique arrivèrent au bourg, la population qui, pendant quelques instants avait laissé éclater sa joie, retrouva son calme, en voyant apparaître ceux qui avaient été suppliciés par les Allemands, et en songeant aux familles qui les pleuraient.

« Les cercueils, au nombre de 23, furent alignés sur des bancs dans le cimetière, devant le porche de l'église et la cérémonie funèbre, annoncée pour 15 heures, allait

commencer, lorsqu'un avion fit son apparition dans le ciel et se mit à mitrailler la foule accourue aux obsèques. Prise de panique, celle-ci se réfugia en grande partie dans l'église. Quelques-uns se glissèrent le long des tombes et jusque sous les cercueils que l'on avait placés sur des bancs. Par mesure de prudence, on attendit pour commencer l'office, que tout danger eût disparu. Vers 16 heures, tandis que la cérémonie se déroulait devant une assistance clairsemée, l'avion reparut. Nouvelle panique! En un clin d'œil, le milieu de la nef se vida. Les assistants abrités derrière les murs ou dans le clocher, suivirent le chant des psaumes et des répons, où alternaient les voix de M. le Chanoine Rannou, qui présidait l'office, et de M. le Recteur, qui tenait l'harmonium.

« Peu de temps après, l'avion cause de tant d'émotions, touché par les canons anti-aériens américains, s'abattait tout près du village de Lannac'h, à deux kilomètres au nord du bourg. Il était piloté par un aviateur américain, qui avoua avoir mitraillé le convoi, parce qu'il pensait se trouver devant l'arrière-garde allemande. La colonne américaine était, paraît-il, en avance de trois heures, sur l'horaire prévu : d'où la méprise de l'aviateur. »



Jean Suignard naquit à Landeleau en 1921. Ses études terminées au Petit Séminaire de Pont-Croix, il s'en alla faire sa philosophie au Grand Séminaire de Quimper. Ses brillantes qualités retinrent l'attention de ses Supérieurs, qui, dès sa première année de théologie, décidèrent de l'envoyer à l'Université Catholique d'Angers.

Il donna, dans cet établissement, l'impression d'un modèle de régularité et de piété. Chaque jour, on le

voyait, à la même heure, quitter sa chaise, ranger ses livres et ses cahiers, et se diriger vers la chapelle. Comme lecture spirituelle, ses préférences allaient aux grands mystiques: saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, saint François de Sales, et, parmi les modernes, à dom Marmion. Ces ouvrages lui fournissaient le thème de pieuses méditations, qu'il consignait soigneusement sur un petit carnet. Il se prit bientôt d'admiration pour les deux professeurs remarquables que sont le R. P. de Moré-Pongilaud, professeur de Dogme, et M. le Chanoine Lusseau, professeur d'Ecriture Sainte.

On ne connaîtrait pas bien Jean Suignard, si l'on ne voyait en lui que le théologien. Il avait un esprit trop curieux pour se confiner dans l'étude des sciences sacrées. La littérature l'attirait, et, parmi les auteurs qu'il fréquentait, il faut mettre en première ligne Claudel et Péguy. Continuellement il prenait des notes, transcrivant sur des fiches tout ce qu'il pensait pouvoir un jour lui servir. Cela ne l'empêchait pas de s'intéresser de loin aux travaux de Kerc'hoz, sa maison natale, ni de conclure, entre deux thèses de théologie, ou deux chapitres de saint Jean de la Croix, des marchés avec le fermier chez qui il logeait (1).

En juin 1943, il sortait d'Angers avec le diplôme de licencié en Théologie (*mention assez bien*), et fut promu au sacerdoce quelques semaines plus tard. Ses maîtres de l'Université comptaient bien le retrouver à Angers pour la préparation d'une thèse de Doctorat, mais le Petit Séminaire de Pont-Croix réclamait un professeur de philosophie, et Jean Suignard fut nommé à ce poste.

---

(1) Avec son ami, M. l'abbé Corvest, qui nous transmet aimablement ces détails, il logeait dans une ferme de la banlieue d'Angers, à quelque cent mètres de la maison où était réfugiée la majeure partie du Séminaire Universitaire.

Un article paru dans la *Semaine Religieuse de Quimper*, en date du 24 août 1945, signale le dévouement et la patience exemplaires du jeune professeur, dans l'œuvre importante de l'instruction et de l'éducation de ses élèves, qu'il voulait amener à imiter de plus en plus, chaque jour, le Christ Jésus. Ceux-ci s'appliquèrent de leur mieux à répondre à son espoir, et à mériter sa confiance. Leurs succès au baccalauréat, en juin (13 reçus sur 15 présentés) prouvaient que l'enseignement du professeur était celui d'un maître en la matière.

Dès la fin de juin, Jean Suignard retrouvait sa famille à Landeleau. C'est là que, non loin de la maison de son enfance, la mort vint frapper ce héros.

« Du haut du ciel, où le Christ, son chef et son modèle, l'aura accueilli, c'est la conviction profonde de tous ceux, parents, amis, élèves, qui l'ont connu, l'abbé Suignard continuera à travailler pour le diocèse et, désormais, il sera, tout particulièrement pour le Petit Séminaire, à qui il a consacré toute sa courte vie sacerdotale, un protecteur puissant dans la céleste patrie. » (1)

---

(1) *Semaine Religieuse de Quimper*, du 24 août 1945.

CHATEAUNEUF-DU-FAOU

## Meurtre de M. Cadiou, curé-doyen

(Dimanche 6 Août 1944)

Châteauneuf-du-Faou fut, pour l'occupant, un centre d'instruction militaire. C'est ce qui explique que la petite cité eut constamment des soldats.

L'affaire des parachutistes américains aurait pu coûter cher à la population. C'était, semble-t-il, en 1942. Entre midi et treize heures, un combat d'avions eut lieu au-dessus de Châteauneuf. La population était sur la place et dans les rues, insouciant du danger. Sept ou huit aviateurs américains descendirent en parachute. Quelques-uns réussirent à s'enfuir. Deux furent faits prisonniers par les Allemands et conduits à la Kommandantur. Bien entendu, la population, massée sur le passage, ne put s'empêcher de témoigner sa sympathie aux deux malheureux captifs et manifesta même ouvertement devant la Kommandantur. On pouvait s'attendre aux pires représailles. A 16 heures, le tambour de ville faisait annoncer comme première sanction le couvre-feu à 19 heures. Une heure plus tard, on faisait bannir « qu'en raison de l'attitude jusque-là correcte de la population à l'égard des troupes d'occupation, la sanction était levée ». Il n'y eut pas d'autre suite. Le commandant allemand, grand chef de la douane, résidant à l'hôtel Belle-Vue, et homme conciliant, avait dû intervenir.

Vers la fin de mai 1944, arriva à Châteauneuf un détachement de la Feldgendarmarie de Châteaulin. La terreur régna dès lors dans la localité. Ce détachement

était commandé par un officier qui avait exercé auparavant les fonctions d'interprète à Châteauneuf et qui, de ce fait, connaissait déjà la population. C'était le trop fameux « Albert ». Deux hommes du maquis, l'un de Châteauneuf, l'autre de Laz, furent ses premières victimes. Après avoir été torturés, ils furent fusillés à la campagne, le 26 juillet. Leurs familles seules se virent autorisées à prendre part à leurs obsèques. Ces deux jeunes gens avaient été saisis alors qu'ils se rendaient du maquis chez eux, pour faire une visite à leurs familles.

Deux autres succombèrent encore sous les coups de la Feldgendarmarie, l'un fut abattu le 9 juin à mi-chemin entre Châteauneuf et Spézet, l'autre, le 22 juin, en pleine ville.

\*\*

Le combat entre les F.F.I. et les Allemands s'ouvrit à Châteauneuf vers les 10 heures, le jeudi 3 août 1944. Dans la journée du vendredi, parvint au clergé la nouvelle de la mort de l'abbé Suignard, et des autres victimes de Landeleau.

« A ces malheureuses victimes de la barbarie, je dois une prière au plus tôt et à leurs familles ma sympathie », se dit M. l'abbé Joseph Cadiou, curé-doyen de Châteauneuf. Et le voilà en route le samedi 5 après-midi. Les Allemands étaient sur les dents. Terroriste tout Français rencontré sur la route. A tout nouveau poste exhibition de papiers.

A Landeleau, M. Cadiou pria — avec quelle émotion ! — devant les restes carbonisés des morts et sut faire monter de son cœur compatissant les paroles qui réconfortent les vivants.

A son retour, le combat entre Américains et Allemands faisait rage, sur la route qui contourne la chapelle de Notre-Dame des Portes.

Les Américains, en effet, étaient arrivés à Châteauneuf, ce jour-là, vers midi. Comme partout ailleurs, ce fut le délire sur la place où s'arrêta la colonne américaine. Les cloches furent mises en branle et firent longtemps retentir leur joyeux carillon. C'était une imprudence, car les Allemands se trouvaient encore en ville ou dans les environs. On ne tarda pas à s'en apercevoir. La colonne américaine qui s'était remise en route dans la direction de Pleyben, dut bientôt rebrousser chemin. Entre temps, les Allemands qui restaient encore à Châteauneuf, avaient pris la position de combat, à la sortie de la ville, sur la colline dominant le canal, où se dresse la chapelle de Notre-Dame des Portes. Ils attaquèrent alors les éléments de la colonne américaine rentrés à Châteauneuf, et le combat se poursuivit jusqu'à dix-neuf heures.

Revenu de Landeleau, M. Cadiou jugea prudent d'attendre, dans une des premières maisons de l'entrée de la ville, la fin de l'escarmouche, et c'est seulement alors qu'il se décida à prendre le chemin du presbytère.

« Nous nous mîmes aussitôt à table, écrit M. Gentric, premier vicaire de la paroisse. Le repas fut morne. Les événements de Landeleau, l'assassinat par les Allemands, de cinq ou six personnes de Châteauneuf, dont la nouvelle nous était déjà parvenue, l'appréhension des colonnes allemandes, qui ne manqueraient pas de passer comme les nuits précédentes, tout cela nous contristait.

« Le repas fini, mon collègue alla installer au jardin l'échelle qui devait nous permettre de faire le mur et ainsi de disparaître à la campagne, si les Allemands, en passant, essayaient de forcer les portes de la cour et du presbytère. Moi-même, comme je le faisais tous les samedis, je montai avec M. Cadiou préparer les annonces du lendemain dimanche. Je quittai M. le Curé vers les vingt-trois heures et demie. Tout était calme.

« Je m'étends tout habillé sur mon lit, comme nous le faisons depuis jeudi soir. A deux heures du matin, je suis réveillé par des bruits de pas dans la cour du presbytère. Je reconnais la démarche de M. le Curé. Instinctivement je bondis de mon lit, descends les escaliers, arrive dans la cour... trop tard ! M. Cadiou avait déjà ouvert la porte extérieure et les Allemands s'étaient emparés de lui. Le pauvre Curé n'avait pas eu le temps de fermer la porte, si bien que moi-même je me trouvais face à la rue. Je restai là terrifié, pendant que résonnait dans la nuit le bruit des bottes martelant la chaussée. Personnellement, j'ai échappé, presque miraculeusement, puisque j'étais déjà descendu, alors que les brutes emmenant leur victime, avaient à peine dépassé de quinze mètres le presbytère. Lorsque le bruit des pas se fut éloigné, j'allai fermer la porte de la cour, puis réveiller mon collègue. »

Que s'était-il passé ?

La nuit venue, une nuit d'orage, tandis que des coups de feu semaient la terreur aux alentours, M. Cadiou s'étendit sur son lit, tout habillé. Le sommeil ne venait point.

A une heure du matin, bruit de lourdes bottes dans la rue, violents coups de marteau à la porte. Y aurait-il un malade ? Le temps de descendre, le Curé ouvre la porte. Des mains brutales le saisissent.

« Marchez ! »

Il est emmené derrière une voiture, bien encadré. Dans l'obscurité, le groupe monte dans la direction de Pleyben puis du Cloître.

Tout en allant le prêtre se rappelle les diverses circonstances où il a eu maille à partir avec la police allemande. « Mal noté depuis longtemps... cette fois mon compte est bon. »

Déjà, il recommande son âme au Dieu de miséri-

corde et à la bonne Vierge des Portes... quand un raisonnement se fait dans son esprit : « J'arrive aux limites de Châteauneuf. Mourir pour mourir, que je meure sur ma paroisse... à moins que je n'échappe à ces lourdauds par la fuite ! Qui sait ? »

« Voici le chemin de terre conduisant à la petite maison où j'ai visité si souvent deux bons vieillards. A la grâce de Dieu ! »

A 67 ans, M. Cadiou eût disputé un cent mètres à des jeunes de 35 ans.

« Oui, à la grâce de Dieu ! » Un pas en arrière, une course à droite dans le petit chemin.

La surprise profite au prêtre qui a vite franchi la clôture du courtil. S'il pouvait se mettre à couvert de la maison !

Hélas ! revenus de leur surprise, les soldats se précipitent et, sans voir leur prisonnier, tiraillent à l'aventure. Gravement atteint, M. Cadiou tombe. Les ennemis le cherchent, font le tour de la maison, passant plusieurs fois tout près de leur victime sans l'apercevoir. De guerre lasse, craignant peut-être des Résistants alertés, ils regagnent la grand'route. « L'homme noir nous a donc brûlé la politesse ! »

...Plus d'Allemands. Assistons maintenant à la passion du prêtre.

La mitraille lui a brisé les reins, il perd du sang en abondance. Au prix de cuisantes souffrances, il s'approche en rampant de la petite maison, trouve une position moins pénible près du seuil et reste là, priant et gémissant.

A l'intérieur les deux bons vieux ont été effrayés par les coups de feu. Maintenant dans le silence de la nuit, ils entendent des plaintes. La femme, émue de pitié, ose ouvrir. « Qui est là ? »

— M. le Curé; ils m'ont blessé à mort.

— Oh ! M. le Curé, que je vous porte sur un lit.

— Non, merci ! Bouger me ferait trop mal. J'ai trouvé une position où je crois moins souffrir. Laissez-moi mourir ici. Quand il fera jour, veuillez avertir mes vicaires pour que je sois administré... si je vis encore.

La pauvre femme voudrait bien soulager son malheureux curé qui s'affaiblit et voit venir le dénouement.

« Dites à Messieurs les Vicaires que je les remercie de leurs dévoués services... J'offre ma vie pour mes paroissiens. Je me plaisais parmi eux. Qu'ils deviennent tous de bons chrétiens !... J'offre mes souffrances pour la patrie : puisse-t-elle retrouver la paix ! »

Ainsi de temps en temps quelques paroles entre plaintes et prières.

Au presbytère, toute la nuit, grande fut l'inquiétude. « Quelles heures angoissantes nous passâmes jusqu'à sept heures, écrit M. Gentric. Nous étions tous les trois, mon collègue, la sœur de M. Cadiou et moi-même, à l'affût du moindre bruit, espérant le retour de notre bon Curé.

« Vers sept heures, se présentèrent au presbytère deux personnes, pour nous prévenir que M. Cadiou était auprès de chez elles, au village de Penanfoennek, à deux kilomètres du centre de la ville, grièvement blessé. Je les accompagnai aussitôt, prévenant en passant le médecin, qui arriva une demi-heure plus tard.

« Je trouvai M. Cadiou étendu sur un matelas, où les habitants du village l'avaient allongé. Il avait eu la poitrine broyée par une rafale de balles de mitraille et perdait de plus en plus son sang. Il jouissait encore de toute sa lucidité, mais tellement affaibli qu'il pouvait à peine se faire comprendre. Je lui donnai l'absolution et lui administrai l'Extrême-Onction.

« Pour tenter de le sauver, le médecin, malgré les risques de la circulation, accepta de le conduire à la clinique du Docteur Ollivier de Quimper, repliée à Brieç. Il y eut un léger mieux dans la soirée du diman-

che, mais la blessure était telle que M. Cadiou succombait le lendemain matin, 7 août, à 6 heures. »

Aux habitants de Châteauneuf, où il s'était traîné, il avait déclaré qu'il serait lui-même la dernière victime à Châteauneuf.

Et de fait, il l'a été. La journée tragique du 5 août coûta à la population seize victimes civiles. Le bon Pasteur de l'endroit se trouva être la dix-septième. Dans une famille, le père et les deux fils furent enfermés à l'intérieur d'une écurie, et brûlés vifs sous les yeux de la mère et de la fille.

Le lundi 7 août, eurent lieu, dans la matinée, les funérailles de quatorze Américains, et dans l'après-midi celles de quinze civils. Quant aux obsèques de M. Cadiou, elles furent célébrées le lendemain à onze heures. Toutes les familles de la paroisse y étaient représentées et la plus vive émotion se lisait sur tous les visages. Les trente-deux octaves de services et les trois cents cinquante services demandés par les fidèles pour leur digne et bon curé, sont un témoignage éloquent de l'estime en laquelle ils le tenaient et de l'affection qu'ils lui portaient.

Voici la pieuse allocution que prononça M. Gentric, au cours de l'office funèbre :

« Mes bien chers frères,

« Nous perdons tous, aujourd'hui, le meilleur des curés. Le bon Monsieur Cadiou, qui avait un ardent amour de ses paroissiens et particulièrement des jeunes, de ceux qui souffrent, n'a pas voulu les laisser partir seuls devant la justice divine. Prêtre, c'est-à-dire, médiateur entre Dieu et les hommes, il a tenu à les accompagner devant le saint tribunal pour plaider leur cause, la cause de ces innocentes victimes plongées brutalement dans la mort, alors que les lueurs de la victoire et de la paix pointent enfin à l'horizon.

« Sauvagement arraché au seuil de son presbytère, il est mort pour la libération de notre pays, qu'il avait si vaillamment défendu durant toute la guerre. En ces jours de confusion et de trouble, son patriotisme aussi ardent qu'éclairé, aura été pour tous une leçon et une flamme.

« Prêtre selon le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il est mort pour le salut de ses paroissiens. N'en doutez pas, mes frères, si M. le Curé aimait tendrement les bons chrétiens de cette paroisse, ceux qui sont fidèles à tous leurs devoirs, son cœur d'apôtre n'avait pas moins d'affection pour les indifférents. Il priait pour tous. De voir l'un ou l'autre d'entre eux à l'église, remplissait de joie son cœur sacerdotal et nul doute qu'il ne continue, auprès de Dieu, à solliciter pour eux la grâce de la fidélité chrétienne.

« S'il me fallait vous dire ce qu' a été M. Cadiou, je vous dirai qu'il a été bon. C'est sa bonté, sa condescendance et sa grande simplicité qui lui ont conquis, dans les paroisses où il a passé, l'estime et l'affection de tous.

« Chaque prêtre doit refléter tout l'Évangile du Christ. Mais, selon son tempérament et ses dons personnels, il mettra particulièrement en évidence telle ou telle vertu évangélique. Si nous lisons dans la vie de M. le Curé, nous y verrons briller avec éclat la bonté, la mansuétude servies par le don total de soi. Son dévouement était sans bornes. Il aurait pu continuer, durant plusieurs années encore, le bien qu'il faisait parmi nous, dans cette paroisse, depuis quatre ans et demi. Le bon Dieu nous l'a pris. Que sa volonté soit faite ! Je suis sûr que ses mérites surnaturels sont immenses et que le bien qu'il a fait à vos âmes est considérable. Puissiez-vous lui en témoigner votre reconnaissance par de nombreuses et ferventes prières !

« Il nous quitte à l'heure où il nourrissait de grands projets pour l'embellissement de l'esplanade de Notre-Dame des Portes, à l'heure aussi où il allait être l'animateur des belles fêtes du cinquantenaire. Mais Notre-Dame des Portes lui aura déjà, j'en suis certain, ouvert les parvis célestes et c'est de là-haut, de la béatitude éternelle, qu'il assistera à l'apothéose de notre pardon.

« *Requiescat in pace !* »

C'est à Châteauneuf que fut inhumée la dépouille mortelle de M. Cadiou. Mais sa famille ayant manifesté le désir de l'avoir près d'elle, le cadavre fut exhumé et transporté le 20 novembre 1944, à Dinéault, où l'ancien curé de Châteauneuf a actuellement la majeure partie de sa famille. Les obsèques eurent lieu à Dinéault le 3 novembre 1944, et furent présidées par M. le Chanoine Moré, curé-archiprêtre de Châteaulin. De nombreuses personnalités civiles et ecclésiastiques y assistaient. Un piquet de soldats en armes rendait les honneurs militaires.

\*  
\*\*

Joseph Cadiou naquit à Plomodiern, en 1877, dans un foyer de cultivateurs profondément chrétiens. Le père, blessé et médaillé militaire de 1870, mourut jeune. Restée jeune, veuve avec 7 enfants, la mère fut admirable de simplicité chrétienne et d'ardeur au travail. Elle considéra toujours comme sa plus belle récompense sur terre d'avoir un fils prêtre et une fille religieuse.

Au Petit Séminaire de Pont-Croix, comme au Grand Séminaire de Quimper, Joseph Cadiou fut un modèle de travail et de régularité. Quand arrivaient les vacances, il devenait auprès de sa mère, le patron de ferme, dont les voisins admiraient le courage et le savoir-faire.

Ordonné prêtre en juillet 1903, il fut bientôt à Saint-Yvi, le vicaire de M. Guirriec, ancien vicaire de Plomo-

diern, son premier maître de latin. A 40 ans de distance, à la nouvelle du drame du 6 août, on parla là-bas du jeune vicaire d'antan si pieux à l'église et qui riait de si bon cœur..

En 1909, il devint vicaire de Guissény, où il a laissé le souvenir d'un prêtre extrêmement charitable, toujours souriant, d'un dévouement admirable, se dépensant sans compter auprès de malades comme auprès des enfants: « De tous les prêtres qui ont passé à Guissény, nous écrit M. Lespagnol, recteur de cette paroisse, c'est de lui qu'on parle le plus souvent. »

Mobilisé au début d'août 1914, M. Cadiou fit toute la guerre comme sergent-fourrier, puis sergent-major, dans le fameux « 86 koz », où il acquit une popularité de bon aloi. Avec lui, jamais de réclamations : le soldat voyait d'emblée tous ses droits satisfaits. Popularité toute à l'avantage de la renommée du clergé et de l'apostolat religieux, que le prêtre ne perdait jamais de vue.

Popularité qui à Tréméven devança le nouveau recteur en 1928. A peine sorti de voiture, le jour de son entrée, il entendit la sympathique voix d'un compagnon de guerre « Oui, c'est bien notre sergent-major. Bonjour M. Cadiou ! je vous embrasse pour toute la paroisse ! » Et toute la population d'applaudir. Réception chaleureuse qui disposa les cœurs en faveur du nouveau pasteur. Celui-ci montrerait bientôt son goût en faisant disparaître de l'église les coffrages de bois qui cachaient les colonnes de granit.

A Penmarc'h, de 1931 à 1940, M. Cadiou eut à déployer son zèle sur un vaste terrain ; 7.000 habitants, 4 agglomérations, mais une église, une chapelle et deux vicaires seulement. Il ne dépendit point de lui que ne fût faite plutôt la paroisse de Saint-Gwennolé. Par ses soins les chapelles de N.-D. de la Joie et de la Madeleine virent refaire leur toiture. Dans ce milieu, par-



fois si difficile, quoique remarquable de simplicité, la charité et l'amabilité du prêtre lui gagnèrent les cœurs et lui ouvrirent les portes des plus négligents, souvent même des hostiles. Il s'informait des intérêts et des besoins de toute la famille. Par le corps il atteignait l'âme et par l'enfant les parents. Vraiment il se faisait tout à tous, infatigable à la besogne, n'ayant jamais assez donné quand il pouvait donner encore.

Devait-il rejeter une demande déraisonnable ? La douceur souriante qui enveloppait le refus fermait la voie à tout ressentiment.

Une de ses manières était de montrer, sur le quai, le prêtre que certains ne venaient guère voir à l'église. S'y trouvait-il à l'arrivée des bateaux ? Dix marins plutôt qu'un, s'empressaient vers lui : « Une cotriade, M. le Recteur. » C'était un moyen de prendre contact.

Malgré les insuccès, jamais le découragement ne mordait sur sa volonté de faire le bien. Dieu voit l'effort : suffit.

Plus M. Cadiou se donnait à la paroisse de Penmarc'h, plus il s'y attachait. Il y eut chez lui beaucoup d'hésitation, quand l'Administration, reconnaissant son mérite, le nomma curé-doyen en 1940.

Châteauneuf-du-Faou fut fier de recevoir un nouveau curé aussi jeune d'aspect et de vigueur que plein d'expérience. On aima tout de suite sa simplicité et ses manières engageantes. Quant à lui, il fut heureux de la prospérité des écoles chrétiennes de la paroisse et de la sympathie de la masse pour la religion. Il sentit aussi la fierté d'être le gardien du haut lieu de piété mariale qu'est depuis des siècles le sanctuaire de N.-D. des Portes.

Une de ses ambitions fut d'augmenter encore cette piété mariale et de faire plus beau chaque année le pardon de la Bonne Vierge, protectrice de la ville et de la religion.

Avec l'aide de vicaires dévoués et le concours de paroissiens et paroissiennes gagnés à l'apostolat, il ferait fleurir les diverses œuvres catholiques.

L'occupation hélas ! vint entraver bien des projets. Du moins le bon pasteur s'opposa-t-il aux moyens dissolvants des étrangers avec une énergie tout apostolique.

Un jour, à grand renfort d'affiches et de tambour, la population est invitée par la Kommandantur à voir un film immoral. M. Cadiou, à toutes les messes, met en garde ses fidèles contre une telle tentative de démoralisation. Mandé à la Kommandantur, enfermé plusieurs heures, il est chapitré d'importance. Le soir de la séance, accompagné de M. Gentric il s'en alla au Patronage pour se rendre compte de l'attitude de ses paroissiens. Tous deux furent expulsés du champ où se trouve le Patronage par deux Allemands armés, qui les menacèrent de leurs baïonnettes.

Vers minuit, deux personnes vinrent frapper à la porte du presbytère et aviser ces Messieurs qu'ils seraient arrêtés le lendemain. A 11 heures, M. le Curé était convoqué à la Kommandantur. Une heure durant, on essaya de lui faire dire qu'il avait déconseillé le film à sa population, parce qu'il était projeté dans la salle avec l'appui allemand. Il fut alors relâché avec la promesse qu'il ne serait pas inquiété par la suite. M. Cadiou avait le pressentiment qu'il serait la victime de l'occupant : « Je l'ai échappé l'autre fois, se plaisait-il à répéter, mais ils ne m'épargneront pas cette fois-ci », et cette pensée le rendait souvent sombre au presbytère.

Depuis 1940, une date surtout hantait l'esprit de M. Cadiou : 27 Août 1944, Fête du 50<sup>e</sup> anniversaire du Couronnement de N.-D. des Portes. Il fallait que ce fût un « jour » celui-là suivant l'expression du Vénérable Dom Michel Le Nobletz..

Préparer ces fêtes fut en 1944 l'activité spéciale du bon Curé. Pour s'y donner totalement il refusa plusieurs obligations au dehors.

La Providence voulut qu'il vît de l'autre monde le triomphe qu'il préparait à la Mère de Dieu. Il eut toutefois la joie de lire la plaquette sur *Notre-Dame des Portes* qu'il me demandait de publier, quelques mois avant son entrée dans la vie éternelle.

Prêtre d'un solide bon sens, d'une profonde charité et d'un zèle à toute épreuve, tel fut M. Cadion.

Châteauneuf-du-Faou gardera le souvenir ému du bon pasteur qui offrit sa vie pour ses brebis. (1)

#### DOUARNENEZ ET PLOARÉ

Les 4, 5 et 6 août 1944, les communes de Douarnenez et de Ploaré furent le théâtre d'événements graves.

##### *Vendredi 4 Août*

Le Commandant des F.F.I. du canton de Douarnenez, M. l'Administrateur de la Marine, Québriac, savait par son service de renseignements que les Allemands devaient évacuer la région de Douarnenez les 4, 5, et 6 Août 1944. Il avait l'intention de les attaquer le 6, sur leur route de retraite. Le vendredi 4, il se rendit à Quimper. En son absence, les groupes de Résistance prirent sur eux de déclencher le combat. Le message qui devait donner le signal de l'insurrection de la Bretagne: « *Le chapeau de Napoléon n'est pas à Perros-Guirrec* » était passé le matin même à la radio. A son retour de

(1) Nous remercions vivement M. Thomas, Curé de Plonevez-Porzay, du précieux concours qu'il nous a fourni pour la rédaction de cette biographie. Merci également à M. Gentic, vicaire à Châteauneuf.

Quimper, M. Québriac se trouva devant un fait accompli.

Les premières escarmouches commencèrent à Tréboul, au Pont-Neuf, à 14 h. 30 par le désarmement de quatre soldats allemands. A ce moment, croyant imminente l'arrivée des Américains, la population de Douarnenez soulevée d'enthousiasme, arbora drapeaux et oriflammes aux fenêtres de ses maisons. Dans l'après-midi, un groupe de jeunes gens appartenant aux organisations de la Résistance, s'empara, sans coup férir, à Douarnenez, de la *Gast*, ou poste de Douanes, composé d'une cinquantaine d'Allemands. et, après avoir brûlé deux autos ennemies, munis des armes qu'ils venaient de recueillir, ils montèrent, vers 17 h. 30, à Ploaré, pour s'emparer de la Kommandantur de Douarnenez sise en cette localité.

Les Allemands ne s'y trouvaient qu'au nombre d'une vingtaine, mais ils étaient bien armés et solidement retranchés, tandis que les membres de la Résistance étaient jeunes et sans entraînement...

Les Allemands ayant reçu des renforts russes, le combat menaçait de devenir meurtrier. (1) Une mitrailleuse française avait été installée dans le clocher, les murs de clôture du presbytère étaient garnis de combattants français. Les positions de combat étaient prises de part et d'autre, l'affaire pouvait se prolonger et se compliquer... C'est à ce moment, vers 20 heures, que M. Balbous, recteur de Ploaré, se présenta en médiateur, permettant ainsi aux chefs de la Résistance de parlementer avec le capitaine allemand. Il fut convenu que le combat cesserait. L'ennemi acceptait de désarmer toutes les casernes de Tréboul, l'Île Tristan, Plomarc'h,

(1) Les dernières troupes d'occupation comprenaient une forte proportion de Russes mercenaires.

le Ris, et de ne plus sortir de la Kommandantur, La Résistance, d'autre part, assurait la Police de la ville et veillerait à ce qu'aucun civil n'approchât de la Kommandantur.

La capitulation du blockaus de Tréboul provoqua, à une heure du matin, sur la plage des Sables-Blancs, le chant de la Marseillaise, entonné par la foule. Malheureusement, le parachutage qui devait avoir lieu au cours de cette nuit, ne se réalisa pas. Les quatre compagnies de F.F.I. de l'agglomération (Douarnenez, Tréboul, Ploaré, Pouldavid) ne disposaient pratiquement d'autres armes que de celles qu'ils avaient prises aux allemands (1).

Dans la nuit du 4 ou 5 Août, des convois allemands, en route pour Châteaulin se présentèrent à la Kommandantur. Devant la situation ils décidèrent de rester sur place. De ce fait, le commandement changea de mains, pour passer à un plus haut gradé. Malgré la promesse formelle, des patrouilles allemandes recommencèrent à circuler en armes dans la cité, des coups de feu furent tirés, et au jour, le combat reprit, le 5 août.

#### *Samedi 5 Août*

Il y eut de vrais combats de tirailleurs : à Kerharo, puis surtout dans le jardin de M. Marcel Doaré, et les champs attenants à Kermaron. L'ennemi avait réussi à alerter le bataillon cantonné à Guerviny, en Poullan, qui arriva à Pouldavid, dans la matinée, avec six pièces d'artillerie. Ces renforts progressèrent de façon dangereuse, menaçant d'investissement le bourg de Ploaré,

(1) Il faut noter un événement important qui se déroula le 4 août. Une section de corps franc s'empara de trois camions chargés de quatre tonnes de dynamite que les Allemands tenaient en réserve pour faire sauter le port.

par le Sud et par l'Ouest. A l'Est, aux Plomarchs, les membres de la Résistance tenaient. Mais d'un moment à l'autre, la situation allait devenir grave pour toute la ville : les canons étaient déjà en position, et n'attendaient plus que l'ordre d'ouvrir le feu.

Se voyant débordés, les chefs de la Résistance se rendirent près de M. Québriac et le supplièrent d'intervenir pour obtenir une suspension d'armes. Ce dernier accompagné de M. Réaux, président de la Délégation Spéciale de Douarnenez, se porta, à 11 heures, en tenue d'officier de marine, avec le drapeau blanc, à travers la ligne de feu, au-devant du Commandant allemand des troupes de renfort. Une suspension d'armes fut obtenue aux conditions suivantes :

1) Echange de prisonniers fait de part et d'autre, (79 Allemands et 9 Français).

2) Les combattants français conservent toutes les armes prises aux Allemands, mais rendraient les bagages personnels de chaque homme.

3) La formation allemande doit quitter Douarnenez dans les 4 heures qui suivront le moment où l'accord sera signé ; le commandant allemand s'engage à faire 15 kilomètres en direction de Châteaulin sans tirer un coup de feu. Toutefois, si la formation est attaquée, elle se défendra.

4) Un homme de confiance désigné par M. Québriac, accompagnera cette formation jusqu'à Locronan (7 kms) pour constater le respect de ces accords. Il voyagera librement en automobile.

5) Les clauses de cet armistice sont valables dans un rayon de 15 kilomètres autour de Douarnenez.

A 11 h. 30, M. Québriac se disposait à sortir de la Kommandantur, quand le poste de veille allemand installé sur le toit signala la présence à Pouldavid d'une importante formation russe mercenaire, venue de la direction de Pouldergat. Le commandant allemand de

Ploaré l'informa aussitôt que l'officier qui se trouvait à la tête de cette formation avait le commandement sur lui, et que le nouvel arrivant, qui était engagé contre des forces françaises était seul qualifié pour conclure la cessation du combat dans la zone.

Connaissant trop bien la piteuse défense du secteur de Pouldavid, M. Québriac reprit son pavillon blanc, et accompagné d'un officier allemand parlant français et russe, et du maire de Douarnenez, il prit le chemin du combat.

Après avoir parlementé pendant une heure avec le commandant russe, il finit par conclure l'accord suivant :

Le feu des Allemands va cesser, mais les Français rendront, au plus tard à 15 heures, les armes allemandes prises la veille à la *Gast*, ainsi que les prisonniers allemands. En retour les prisonniers français seront rendus. Dès que les conditions seront remplies, les troupes allemandes quitteront Douarnenez. Dans la négative, le commandant allemand ouvrira le feu de ses canons sur la ville et ses soldats incendieront les maisons au fur et à mesure de leur avance.

A 15 heures, M. Québriac arrive à la Kommandantur, et aussitôt commencent l'appel des prisonniers et le recrutement du matériel. Il manque un prisonnier et plusieurs armes. M. Québriac est gardé *comme prisonnier de guerre*, et voici qu'à sa grande stupéfaction, après une décision du Conseil de guerre, il est libéré à 20 h. 30, avec la seule consigne de faire maintenir l'ordre en ville *sous sa responsabilité personnelle*.

A 21 heures, les Allemands l'avisent qu'aux offices religieux du dimanche cinq personnes seulement sont admises. Le lendemain, à Douarnenez, à Ploaré et à Pouldavid ces offices seront supprimés. Ils eurent lieu à Tréboul, où la sonnerie des cloches annonçant la fin de la grand'messe attirera l'attention des Allemands, qui, de Ploaré ouvriront le feu dans la direction de l'église. Personne ne sera heureusement blessé.

*Dimanche 6 Août*

Que se produisit-il à Ploaré, vers 11 h. 30 ? Au dire des Allemands, une voiture ambulance aurait essuyé un coup de feu à Pen-ar-C'hoat, aux confins de Douarnenez et de Ploaré. Aussitôt ce fut l'incendie et la terreur. Furieux, les Allemands mirent le feu, dans ce quartier à dix maisons, dont huit brûlèrent, puis ils tirèrent au canon sur l'une d'entre elles, tuant un jeune homme, François le Friant, et blessant sa mère, qui dut être amputée de la jambe. Hommes et femmes furent groupés et menacés de mort. Sans l'intervention d'un officier allemand, tout le quartier de Pen-ar-C'hoat aurait été incendié, et la population fusillée. Heureusement, l'annonce de l'arrivée prochaine des Américains avait rendu les Allemands hésitants et prudents. Et puis, le matin, M. Balbous, Recteur, avait fait le vœu d'élever un monument à la Sainte Vierge, si la paroisse était préservée, et la puissante mère de Dieu a protégé la paroisse.

On pouvait s'attendre aux pires représailles. Pas une sanction nouvelle ne fut prise ; l'ennemi se borna à de sévères menaces de destruction de la ville.

A 13 heures, M. Québriac, accompagné du maire de l'agglomération, arrive, sur convocation, à la Kommandantur, avec ordre formel de remettre la liste de tous les hommes appartenant à la Résistance locale.

Il refuse formellement de livrer les noms de ses camarades et déclare prendre seul la responsabilité du mouvement. Gardé, ainsi que le maire, par un soldat en armes, il ne cède à aucune des exigences imposées :

1 soldat allemand tué : 10 civils fusillés et 10 maisons brûlées ;

1 soldat allemand blessé : 10 civils fusillés ;

D'autre part, il sera tiré sur tout rassemblement de plus de trois personnes.

A 17 heures, M. Québriac et le maire sont remis en liberté, sans condition. Au premier on annonce que l'engagement pris le jour précédent sur l'évacuation de Douarnenez par les troupes tient toujours.

Les journées des 7 et 8 août, lundi et mardi furent remarquables par leur calme. Les Allemands avaient décidé de quitter la ville de Douarnenez-Ploaré, pour se retirer dans la presqu'île de Crozon. Mais avant de mettre leur projet à exécution, le 8, à 23 h. 15, ils firent sauter toutes leurs munitions dans la cour de la Kommandantur. Pendant quelques minutes, tout le bourg de Ploaré parut être en feu, mais l'affaire se ramena à de nombreux petits dégâts matériels; pas un blessé, pas un seul foyer d'incendie, ce qui est vraiment extraordinaire. Des vitres et des toitures furent endommagées, notamment dans l'église et au patronage.

Le triste bilan de toutes ces dramatiques journées se clôt par 16 morts F.F.I., et de nombreux blessés. Le premier mort, Maurice Guichaoua, de Tréboul, tomba dans le jardin du presbytère de Ploaré.

Dès le mercredi, 9 août, le drapeau national flottait triomphalement sur tous les monuments publics, et la population entière acclamait les soldats F.F.I. Pour la première fois depuis quatre ans, une atmosphère de liberté règne sur la ville et c'est avec une explosion de joie qu'elle accueillera, le dimanche suivant, le capitaine Jean Marin, venu apporter à sa ville natale, le salut de la France combattante (1).

---

(1) Ici nous sommes tributaires de renseignements aimablement fournis par M. Cariou, vicaire à Douarnenez, M. Balbous, recteur de Ploaré, et M. Raoult de Tréboul.

POULLAN

## Mort tragique de M. Louis Conan

Vicaire de Poullan

(Dimanche 6 Août 1944)

Né à Landudec le 18 août 1911, Louis Conan fut élève de l'école de Saint-Blaise à Douarnenez. Sacristain dans sa paroisse natale, il manifesta un jour à M. Morvan, recteur, le désir d'être prêtre. Un an durant, tout en continuant ses fonctions de sacristain, il prit des leçons de latin au presbytère. Après trois ans d'études à Saint-Ilan, au diocèse de Saint-Brieuc, et un an au collège Saint-François de Lesneven, il entra, en 1933, au Séminaire de Quimper. Promu au sacerdoce en 1939, il fut nommé au début de la guerre, vicaire auxiliaire à Plogastel-Saint-Germain, qu'il quitta un an plus tard pour remplir le même rôle à Pouldreuzic.

C'est en août 1941 qu'il devint vicaire à Poullan.

Les trois paroisses, où il exerça son ministère, apprécièrent en M. Conan un prêtre doux et délicat, facilement réservé et plutôt timide, un prêtre pieux et zélé, très attaché à la formation des enfants de chœur, à la préparation des chants d'église, ayant à cœur de s'occuper de la jeunesse, à qui il avait le don de se rendre très sympathique.

La nouvelle de sa mort fut un coup de foudre, et la brutalité de sa disparition n'a fait que renforcer l'affection que lui portait la paroisse de Poullan, tout entière.

\*  
\*\*

Le dimanche 6 août, vers 18 heures, une personne, arrivant de Beuzec-Cap-Sizun, sema l'alarme dans le petit bourg de Poullan. Elle avait vu, disait-elle, deux cadavres sur la route : celui d'un jeune homme et celui d'un jeune prêtre. « N'était-ce pas le cadavre de M. le vicaire ? » Hélas ! une heure plus tard, M. Blons, vicaire de Beuzec-Cap-Sizun, venait annoncer à M. Prigeac, recteur de Poullan, la nouvelle que chacun redoutait : nouvelle qui jeta le bourg et bientôt le reste de la paroisse dans la consternation et les larmes.

Le matin, M. Conan, tout heureux et tout joyeux, s'était rendu à Beuzec pour le pardon de la chapelle Sainte-Espérance, où il chanta la messe et donna le sermon de circonstance. M. Gougay, professeur au Petit Séminaire, l'avait remplacé à Poullan pour les offices. Vers 17 heures, rentrant à Pont-Croix à bicyclette, ce dernier rencontra, à la gare de Beuzec, M. Conan qui rejoignait Poullan, à bicyclette également. Ils s'entretenaient ensemble pendant un quart d'heure, au carrefour de la route de Pont-Croix. Deux jeunes gens de la Résistance, MM. Celton et Mens, tous deux originaires de Meilars, passèrent devant eux à bicyclette. L'un avait le brassard F.F.I., l'autre portait, sur le dos, un casque dans un filet. Ils revenaient de Pont-Croix et se dirigeaient vers Poullan. Les jeunes gens, que M. Conan connaissait bien, saluèrent les deux prêtres, qui se séparèrent quelques minutes après leur passage. Le vicaire de Poullan les suivait donc d'assez près. Quelques instants plus tard, après avoir fait quinze cents mètres sur la route de Pont-Croix, M. Gougay entendit des détonations assez proches, derrière lui, sur la gauche. Que se passait-il ?

Vers 16 h. 30, un convoi de treize voitures, chargées d'Allemands casqués et armés, venant de Douarnenez, avait traversé Poullan, pour se rendre en renfort à Audierne où l'on se battait depuis la veille. Selon toute

probabilité, les deux gens de la Résistance durent se cacher dans un pré pour laisser passer le convoi. Puis, tandis que M. Celton vint se poster au bord de la route pour lancer ses grenades, M. Mens, de sa cachette, attaquait le dernier camion à coups de mitrailleuse. Tous deux furent tués sur le terrain de la paroisse de Beuzec, le premier derrière le talus, dans le pré, à soixante-dix mètres de la borne kilométrique indiquant : *Poullan* 2 km. 600, le second dans le Tossé, vingt mètres plus bas.

M. Conan, qui arrivait cent cinquante mètres en arrière, et avait déjà croisé douze voitures allemandes, subit le même sort, ainsi qu'un jeune père de famille, M. Léostic, de la gare de Beuzec, âgé de trente-six ans, qui, lui aussi, venait à Poullan.

Ces deux derniers ayant été blessés, M. Conan dans le dos, et M. Léostic à la nuque, il semble qu'ils aient reçu les attaques de l'avant-dernière voiture, accourue au secours de la treizième mise en difficulté. Le pauvre M. Conan avait reçu une rafale de mitrailleuse. La soutane, que la famille a laissée au presbytère, porte quatre trous de balles, deux dans la poitrine, les autres dans le dos et les bras. La mort fut certainement instantanée.

Quelques minutes après le départ des voitures allemandes, un homme du Petit-Kerbanalec constatait avec stupeur la présence de trois cadavres sur la route, et faisait prévenir de la chose le maire et le recteur de Beuzec. C'est M. Blons, vicaire de cette paroisse, qui releva les cadavres. Il les coucha dans le champ voisin appartenant à M. Ansquer du Grand-Kerbanalec, en attendant leur transfert dans leurs demeures respectives, puis il s'en fut aviser le Recteur de Poullan.

Le transfert de M. le vicaire fut effectué en char-à-bancs par les Blanchard, voisins du presbytère.

Tout permet de penser qu'un soldat allemand resta également sur le terrain : traînée de sang sur la route où le camion fut touché, cartouchières allemandes,

papiers en allemand en bordure des rails qui longent la route...



M. le Recteur, M. le Maire et M. Cotonéa, sacristain, s'employèrent à la toilette funèbre de la victime ensanglantée, tandis que les Religieuses de l'école libre préparaient la chapelle ardente.

Dès le matin, et tout au cours de la journée du lundi, la paroisse entière défila pieusement devant la dépouille du jeune vicaire qui, en moins de trois ans, avait acquis l'estime et la sympathie de tous. Les larmes abondantes des enfants, des jeunes gens, des jeunes filles, des femmes de prisonniers, de tous enfin, en sont un témoignage éloquent. La mise en bière eut lieu le lundi soir vers dix-neuf heures, en présence du Recteur, du Maire, et des trois sœurs du défunt, si profondément affligées de perdre en sa personne le meilleur des frères, des amis, des soutiens. Une tante de M. Conan et quelques amis se trouvaient également présents.

Le mardi 8, à dix heures, malgré les événements tragiques et les nombreux enterrements qui retinrent chez eux plusieurs confrères, 21 prêtres ou séminaristes, entourés d'une population endeuillée, conduisirent à l'église, la dépouille de M. Conan.

La levée du corps fut faite et le nocturne présidé par M. le Chanoine Pouliquen, Supérieur du Petit Séminaire, et M. Guyomar, vicaire à Pont-Croix, tint à célébrer la messe d'enterrement pour son ami intime. M. Bianéis, vicaire à Tréboul et M. Croq, professeur à Pont-Croix, firent fonction de diacre et de sous-diacre. Ce fut M. Cloarec, recteur de Pouldergat, qui donna l'absoute. Les chants, au cours de la cérémonie furent exécutés par les jeunes gens et jeunes filles que M. Conan avait initiés avec tant de zèle. De nombreux paroissiens

se relayèrent ensuite auprès du catafalque, jusqu'à 14 heures, heure à laquelle M. le Recteur et M. le Maire, en voiture à cheval, emmenèrent la dépouille mortelle du défunt vers Landudec, sa paroisse natale, dont il aimait tant, de sa fenêtre, regarder le clocher. Les prêtres venus aux obsèques, les gens du bourg, muets de douleur, assistaient au départ de la voiture. Pour ne pas contrevenir au règlement des autorités allemandes, la famille avait pris les devants.

Ce fut le lendemain, 9 août, en la fête du saint Curé d'Ars, qu'on célébra pour M. Conan, à onze heures, la messe d'enterrement, dans l'église de son baptême. Ici, comme à Poullan, la présence de 33 prêtres, d'une assistance très nombreuse et éplorée, la liste fort longue des messes, des services commandés pour le cher défunt, redisaient à tous les dons de sympathie exercés par cette âme sacerdotale. Six prêtres portèrent au cimetière le cercueil recouvert des trois couleurs françaises. C'est dans la tombe familiale, à côté de sa mère rappelée à Dieu 21 ans plus tôt, que M. Conan attend la Résurrection.

Nul doute que Notre-Dame de Kérinec, qu'il chérissait si filialement et chez qui il célébrait la veille de sa mort, la fête de N.-D. des Neiges, ne l'ait introduit, sans retard, dans la maison du Père des Cieux (1). De là-haut nous l'espérons, il continuera à aimer ses paroissiens et sa famille et à veiller sur eux. Sa mort ne sera pas moins féconde que sa vie et réalisera les paroles de l'Évangile: « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment, tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul, mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » (Saint Jean, XII, 24). (2).

(1) N.-D. de Kérinec est une ancienne et belle chapelle de Poullan.

(2) Nous sommes reconnaissant à M. Prigeac, recteur de Poullan, de nous avoir communiqué ce mémoire.

Un monument a été érigé, en bordure de la route de Poullan à Pont-Croix, pour honorer la mémoire des victimes. C'est une stèle élégante en fin kersanton, couronnée d'une croix latine. Elle est ornée, en son centre, d'une croix de Lorraine et porte, gravée, l'inscription suivante :

*Ici sont tombés  
le 6 août 1944  
victimes des nazis :  
L'abbé CONAN,  
vicaire de Poullan;  
Yves LÉOSTIC,  
Gare de Beuzec;  
Henri CELTON,  
Penguel, Meilars;  
Joseph MENS,  
Tromillou, Meilars.*

Ce monument fut inauguré en présence d'un millier de personnes, dans l'après-midi du samedi 25 août, en la fête de saint Louis, roi de France. Après le chant du *Libera*, présidé par M. Prigeac, M. Jacolot, recteur de Beuzec, bénit le monument. M. Cariou, vicaire de Douarnenez, prit la parole, et dans une émouvante allocution, exalta l'héroïsme de ceux qui, glorieusement, sont tombés pour la France. L'orateur parlait en connaissance de cause. Lui-même fut arrêté le 26 avril 1944, et interné à la prison de Saint-Charles d'où il fut un peu plus tard transféré à Carhaix pour revenir à Saint-Charles. Il passa ensuite par les prisons de Rennes et de Compiègne pour être déporté en Allemagne le 28 juillet. Interné à Neuengamme, près de Hambourg, il travailla aux mines de fer de Salgitter, puis ensuite fut employé, en plein hiver, à curer les canaux de Husun (Schleswig). Retourné malade à Neuengamme, il connut, à partir du 18 décembre, les horreurs du camp

de Dachau. Délivré par les Américains le dimanche de Pâques, 29 avril 1945, il reçut le 16 mai, à Douarnenez, un accueil triomphal.

Voici un extrait d'une lettre qu'il écrivait de Quimper le 28 mai 1944 : « Je suis faible, tout mon corps a été labouré de coups forcenés, et cela à diverses reprises. Je croyais qu'ils auraient respecté un prêtre; mais que d'insultes à ma soutane ! Je ne sais où j'ai puisé le courage nécessaire pour supporter de si rudes coups. J'ai perdu connaissance plusieurs fois, et n'ai pas retrouvé l'équilibre. J'ai déjà subi six interrogatoires, dont trois à Carhaix. *Dans la famille et à Douarnenez, on communique pour moi; cela me touche beaucoup.* J'avais aperçu à Carhaix, à travers les barreaux de ma cave deux de mes parents. Leur geste de sympathie m'avait ému ; j'eus de la peine à contenir mes larmes, car je souffrais le martyr ce jour-là ».

A la stèle commémorative de Poullan, je me suis rendu en pèlerinage par une claire journée de septembre. Elle se dresse dans un cadre évocateur. De part et d'autre, en bordure de la voie ferrée, le ruban blanc de la route s'étire en longueur. De-ci, de-là dans la campagne déserte, des pins isolés ou groupés en bouquets mettent leur tache sombre, et plus d'un, fréquemment secoué par les rafales du noroïs, penche la tête vers l'est. Le maigre sol, dans les champs voisins, est tapissé d'ajoncs et de vertes fougères, près desquelles, au sein de la bruyère rose, on voit apparaître le teint violet de la jasione.

Dans le lointain, vers le sud, Comfort se montre, campé sur une hauteur, et plus à droite, l'aiguille de pierre du clocher de Plouhinec, pointe vers le ciel.

Tout, dans ce paysage, est solitaire, recueilli, mélancolique et fait doucement monter la pensée vers les choses éternelles...



## APPENDICE

### I

On lira avec intérêt et émotion les quelques extraits suivants de la belle défense présentée par M. Tanguy, recteur de Pont-Aven, de sa prison de Saint-Charles (Quimper), au début de mars 1943 à « Monsieur l'Officier Juge d'Instruction et à Messieurs les Officiers, Président et Assesseurs du Conseil de Guerre Allemand de Quimper (Finistère) ».

Messieurs,

*Inculpé d'avoir accueilli et hébergé chez moi, dans mon presbytère de Pont-Aven, du samedi 1<sup>er</sup> au lundi 3 janvier de l'année courante, deux aviateurs militaires Américains descendus en parachutes dans l'après-midi du 31 décembre 1943 de leur avion en perdition, je viens après deux mois de captivité coupés de 3 interrogatoires, le premier et le dernier au Commissariat de la police Allemande, Quai de l'Odet, le deuxième dans les dépendances de la prison, vous prier de vouloir bien, pour éclairer le jugement que vous aurez à porter sur moi, lire les déclarations suivantes par lesquelles je désire vous donner connaissance de l'esprit dans lequel, j'ai accompli l'acte dont je dois répondre devant vous et dont j'assume à nouveau et définitivement l'entière responsabilité.*

*...J'ai agi, Messieurs, en homme d'honneur et en bon Français. Et ici, je vous demande tout de suite, au nom de votre fonction de juges impartiaux, puisque vous êtes*

*Allemands, de faire un effort pour vous départir, en me jugeant, de votre point de vue Allemand, pour vous transposer à mon point de vue Français, dont je n'avais pas, moi, à me départir, pour agir selon ma conscience. Bons Allemands, vous seriez les premiers à me mépriser, si je n'agissais pas en bon Français. J'ai agi, dis-je en homme d'honneur. L'Honneur me défendait de prendre une initiative pour livrer à leurs ennemis, si clémente que fût la captivité qui les attendait, des hommes fugitifs et désarmés qui venaient invoquer près de moi les droits sacrés de l'hospitalité. Il me défendait encore plus de livrer, moi Français, à la police Allemande, les noms des Français qui me les ont amenés.*

*Ces noms du reste je ne les connais pas, je n'en connais aucun et vous devez me croire quand je vous le dis, vu que je n'ai aucun intérêt à vous le dire, du moment que je vous déclare que, si je les connaissais, à aucun prix je ne vous le dirais. Et j'ai agi en bon Français. La France n'est pas en guerre avec l'Amérique. Vous m'objecterez les ruines et les morts causées par les bombardements Américains sur le Territoire Français. Quelques aviateurs Anglais ou Américains ont pu être maladroits ou insuffisamment précautionneux. Mais nous devons juger d'après l'ensemble. Et notre sentiment sur l'ensemble refuse de se rallier aux thèses de la propagande allemande en la matière. Il considère que les forces aériennes anglaises ou américaines ont le droit de bombarder le sol français puisqu'il est occupé par l'armée allemande avec laquelle elles sont en guerre, et que, malheureusement aucune entente internationale n'est intervenue pour interdire ce procédé barbare sans qu'on puisse dire avec certitude quel est le premier des belligérants qui l'ait mis en usage. Or les conditions des bombardements aériens, la mobilité extrême de l'arme d'attaque, l'éloignement de l'objectif, les nécessités de la défense contre la D.C.A. et les avions de chasse, rendent*

le tir extrêmement imprécis. Sans compter que, dans la confusion du combat, il est souvent impossible de savoir si telle destruction a été causée par les projectiles des assaillants ou par certaines armes de défense merveilleuses employées contre eux par la chasse allemande. Il résulte de ceci que le fait de livrer, directement ou indirectement, les aviateurs américains aux autorités occupantes, eût constitué, de ma part, un acte d'hostilité injustifié contre l'armée des Etats-Unis. Vous me direz que en ne les livrant pas, je commettais bel et bien, un acte d'hostilité contre l'Allemagne. Non, Messieurs, il n'y a pas de parité. En les livrant, je les mettais de façon immédiate et certaine, en la possession de la force allemande. En ne les livrant pas, et en les abritant, je leur procurais seulement une possibilité lointaine et aléatoire de reprendre un jour les armes contre l'Allemagne.

...Vous dites que nous vous avons déclaré la guerre et que vous l'avez gagnée contre nous. Oui, nous vous l'avons déclarée, mais c'était à la suite d'une telle série de provocations contre les alliés, contre des faibles, que nous avons promis de défendre que, si nous étions restés l'arme au pied, vous Allemands, vous auriez été les premiers à nous mépriser, et l'honneur de la France était sali pour jamais dans l'estime du monde entier. Nous n'étions pas préparés et vous l'étiez formidablement. Mais j'étais plus rassuré, malgré tout, en voyant mon peuple se jeter dans le malheur que je ne l'eusse été en sombrant avec lui dans le déshonneur. Nous souffrons de notre défaite, mais nous n'en avons pas honte. Nous en sommes plus fiers que nous ne le serions d'une victoire comme celle que vous avez remportée sur nous. Car, je regrette de vous le dire, elle n'avait pas été correcte. Il n'est pas vrai que les armées Anglaise et Française avaient le dessein de pénétrer en territoire belge pour vous attaquer de flanc. Une pareille stratégie n'est pas dans nos habitudes et répugne à notre sens de l'hon-

neur. Et puis, simplement, du point de vue militaire, comment, connaissant l'immense supériorité de votre matériel, nos chefs auraient-ils commis la folie d'abandonner de gaieté de cœur la solide couverture que représentaient pour eux, d'une part la ligne Maginot, de l'autre, le rempart moral d'une frontière belge respectée par tous, conformément aux engagements et aux obligations de tous, pour vous aborder pour ainsi dire en rase campagne, et cela à un moment où l'écrasement définitif de la Pologne et de la Norvège vous laissait les mains libres! Le prétexte invoqué était inexistant. Donc, en violant les frontières de la Belgique et de la Hollande, vous avez attaqué injustement ces deux nations et, à notre égard, au jeu sanglant de la guerre, vous avez triché. Survint l'armistice de juin 1940. Une poignée de Français refusa de le reconnaître et de le ratifier. Je ne partage pas toutes les idées et je n'approuve pas tous les actes du Général de Gaulle et de ses partisans. Mais je me refuse à lui jeter l'injure. Il a conscience de tenir les engagements de la France à l'égard de l'Angleterre et de nos autres alliés, engagements dont nous n'avons pas été relevés. On dira que l'Angleterre la première nous a abandonné en s'enfuyant dans son île. L'Angleterre n'a pas fui.

...Résolue à ne pas capituler, elle a rompu le contact pour avoir le temps de se forger les armes qu'il lui fallait avant de vous aborder de nouveau avec, cette fois, quelques chances de vaincre. Puis ce fut Mers-el-Kébir. Un drame obscur, un affreux malentendu. Il y eut de lourdes fautes commises des deux côtés. De quel côté les plus lourdes?... Enfin c'est la Russie, puis les Etats-Unis, jetés à leur tour dans la mêlée. La Russie, cela vous regarde. Vous prétendez en menant la croisade antibolchevique sauver le monde d'un péril mortel. Nous croyons, nous, à l'efficacité, contre les idées subversives, non point des moyens sanglants, mais des armes pacifiques que nous mettent en mains les enseignements du

*Pape et les œuvres sociales de justice et de charité. Quant à l'Amérique, c'est le Japon qui l'a faite définitivement belligérante, par la soudaine et brutale agression de Pearl-Harbour.*

*Rendez-nous notre liberté. Renvoyez-nous à notre paroisse qui nous pleure et qui a besoin de nous. Un grand nombre de jeunes prêtres sont encore à s'étioler dans vos offlags et vos stalags d'Allemagne. Notre vénérable Evêque se désole de n'avoir pu nous faire remplacer qu'insuffisamment. Mon vicaire, du moins, ayez l'humanité de le libérer immédiatement. Il est presque mon enfant. Il ne pouvait prendre aucune initiative. C'est moi qui ai accordé chez moi, l'hospitalité à ces fugitifs. Vous ne pouvez lui reprocher à lui, que de ne m'avoir pas dénoncé. Pouvait-il dénoncer son chef et son Père ? Quant à moi, si vous estimez qu'il vous est impossible de ne pas me punir, ne croyez pas que je vous en garde rancune. Vous ferez votre devoir comme j'ai fait le mien. Je vous prie seulement de considérer que ces deux longs mois que vous venons de passer en prévention, dans une étroite captivité, arrachés brusquement à nos affaires, à notre troupeau et à nos fonctions, constituent déjà un châtement substantiel. Si vous croyez nécessaire d'en prolonger plus ou moins la durée, je vous demande instamment, en invoquant — « si licet parva componere magnis », le précédent dont bénéficia jadis votre Führer dans sa prison : la faveur de pouvoir, seul dans une cellule, non seulement lire, mais écrire tous les jours à volonté. Ayant enseigné pendant 18 ans la philosophie chrétienne, j'ai en tête les éléments d'un livre où je condenserais la moëlle de mon enseignement. Je n'ai jamais eu le loisir de le rédiger. Ce serait pour moi un bonheur relatif et une consolation dans ma peine de pouvoir le faire.*

*Je demanderais aussi que l'on continue jusqu'au bout de m'accorder la faculté précieuse de célébrer quotidien-*

*nement la sainte Messe avec la permission de prendre à défaut de mon vicaire, le servant indispensable parmi mes co-détenus.*

*Messieurs, vous avez peut-être l'impression, que, pour un accusé je vous ai parlé avec beaucoup d'audace. Mais j'ai une assez haute idée de votre intelligence et de votre caractère pour être assuré que vous n'aurez pas vu dans ma hardiesse un défi, mais au contraire un hommage que je rends à votre largeur d'esprit, à votre équité et à votre humanité, en vous révélant ma pensée telle qu'elle est, sans croire nécessaire de la déguiser ou de l'édulcorer par peur du châtement.*

*Croyez du reste que mon intention n'a point été de discuter avec vous, pour vous convertir à toutes mes idées. Ayant dressé devant vous le point de vue Français, il est naturel que je respecte chez vous le point de vue Allemand. Entre les deux, bien au-dessus de ma personne et des vôtres, et bien au-delà de l'incident minime qui m'amène devant vous, l'Histoire jugera. En attendant votre conscience ne pourra qu'approuver la bienveillance que j'ai réclamée de vous et que vos cœurs de joyaux adversaires, j'en suis sûr, m'ont déjà accordée.*

••

Le 30 mars 1944, M. Tanguy et son vicaire quittèrent la prison de Saint-Charles de Quimper pour être transférés à Compiègne. Ils y virent bientôt arriver, venant de la geôle de Fresnes, M. Remy Roure, rédacteur au *Monde*. Celui-ci les accompagnera aux camps de concentration d'Auschwitz-Birkenau et de Buchenwald, près de Weimar en Thuringe ; mais plus heureux que les deux ecclésiastiques, il aura le bonheur de recouvrer la

liberté. Bien vivement nous le remercions de nous avoir fait tenir une copie de l'intéressante conférence qu'il vient de donner à Paris sur son exil en Allemagne. A cette source sont puisés les renseignements qui suivent touchant nos deux Confrères, glorieusement morts pour la France, dans les bagnes affreux inventés par Hitler.

C'est le 27 avril que Joseph et Francis Tanguy ainsi que Remy Roure furent conduits de Compiègne en Germanie.

« A Compiègne, antichambre de l'Allemagne, écrit ce dernier, c'était presque le paradis. Une bibliothèque, une chapelle, des jeux en plein air. Après cinq mois de cellule, quel soupir de soulagement et d'espérance !

« A Compiègne, il y avait même des conférences. Le charmant Raymond Nave, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse, nous parlait de la « Chartreuse de Parme », tandis qu'une controverse courtoise sur l'Évolution s'engageait entre Marcel Prenant, professeur à la Sorbonne et le Recteur de Pont-Aven. Le Recteur avait tout de suite dominé la masse de ses co-détenus. A 62 ans, il portait en lui une grande jeunesse d'esprit. D'une bienveillance et d'une simplicité extrême, il aimait surtout discuter avec les ouvriers fort nombreux qui lui rendaient bien son affection. Et puis un jour ce fut le grand appel, l'envoi au camp C des 1.700 détenus condamnés à la déportation, dûment fouillés et n'ayant le droit de ne garder sur eux, avec leur linge personnel, qu'un mouchoir.

« A la gare de Compiègne, embarquement à 100 par wagon-hommes, à 40 par wagon-chevaux, avec une brutalité déjà plus marquée. Les convois étaient vraiment des trains de la mort. Impossible de s'asseoir tous. Après de longues palabres un semblant d'ordre s'établit : la moitié debout, la moitié assis à tour de rôle.

Nous sommes livrés à nous-mêmes dans le wagon déjà plombé. Deux tinettes, l'une de chaque côté. Je ne m'étendrai pas sur ce voyage de 4 jours et 3 nuits. La deuxième nuit, des hommes délirent, ont des accès de folie furieuse, il faut les tenir à grand peine. La folie aime la nuit. C'est dans les ténèbres qu'elle déploie ses ailes hideuses. Avec le matin arrive l'apaisement. Apaisement relatif avec la soif qui dessèche les gorges, la terrible déshydratation qui commence.

« A Neustadt le train s'arrête. Un remue-ménage devant les wagons. Nous entendons des piétinements. On va sans doute ouvrir cette boîte puante où l'on étouffe. La porte glisse en effet. Nous allons soupirer d'aise. Mais un officier S.S. suivi de deux hommes, hurlants, rageurs, saute dans le wagon la cravache à la main. *Auf !* Debout ! Les 100 misérables sont parqués d'un côté du wagon et avec un coup de cravache à chacun, la brute nous fait passer à tour de rôle de l'autre côté. Le compte y est. Les parois de la porte glissent de nouveau, le wagon est replombé. Nous avons compris. C'est le martyre qui commence. Deux nuits encore et trois jours. Partis de Compiègne le 27 avril, nous sommes à Auschwitz en Silésie, le 30 avril au soir, avec des morts dans les wagons. Allons-nous boire enfin ? Les portes glissent, des hurlements, des coups de feu. Voici d'ailleurs la note sur cette arrivée, fournie par l'« Executive Office » de Washington, d'après les notes de détenus qui se trouvaient au camp :

« Du n° 186.000 à 189.000 — ce sont là les numéros matricules tatoués sur le bras gauche; personnellement je porte le numéro 186.353 — 1.700 Français « aryens », presque exclusivement des intellectuels et des personnalités importantes, parmi lesquelles un petit nombre

d'émigrés Polonais. Parmi les Français se trouvaient des officiers de rang élevé — il y avait 5 généraux —, des membres des cercles financiers importants, des journalistes et des politiciens célèbres, et même, paraît-il, d'anciens ministres. A leur arrivée, quelques-uns se révoltèrent, mais ils furent calmés d'une manière extrêmement brutale par les S.S., et quelques-uns furent abattus sur place. Les Français étaient très courageux et ils avaient une grande maîtrise d'eux-mêmes. On les tenait absolument isolés à Birkenau et on ne permettait à personne d'avoir aucun contact avec eux. Au bout de deux semaines, sur les ordres de Berlin, on les envoya à Mathausen, » — Une inexactitude ! c'est à Buchenwald que nous fûmes envoyés. Un oubli : dans le convoi se trouvaient une dizaine de prêtres.

« Je vois encore, à Auchswitz, le ricanement des S.S. pendant que d'autres abattaient, à coups de mitraillette, des camarades qui, délirants, avaient crié. Et je vois aussi le sourire de résignation du Recteur de Pont-Aven, qui était tombé en descendant de wagon, et que les brutes nazies matraquaient à plaisir, car les soutanes attisaient particulièrement leur haine.

« Après quoi, pas de gymnastique jusqu'à Birkenau. Là, dans les blockaus, sur la terre nue, nous passons la première nuit, que suivirent d'autres nuits pareilles. Et l'immonde opération de tatouage du numéro de baigne sur le bras gauche commença. Je passe sur les opérations de « désinfection » — ces 1.700 hommes de 16 à 70 ans, entièrement nus pendant 24 heures, rasés sur tout le corps avec des rasoirs sales. Pendant cette longue station dans un couloir exposé à tous les vents, le professeur Raymond Nave tomba pour ne plus se relever. Il mourut deux jours plus tard.

« La douche, un passage, nus toujours, dans un autre

couloir glacial et voici la salle d'habillement. On nous revêtit des vêtements rayés bien connus. Sans même un mouchoir, nous avons tous appris à nous moucher avec les doigts. Nous sommes pieds-nus dans des sabots, tête nue. A coup de triques on nous conduit dans les blocks, où nous couchons à même le sol sans possibilité de nous étendre. D'après discussions s'élèvent dans les groupes trop serrés. Je vois le Recteur de Pont-Aven qui quitte l'un de ces groupes. « Ne vous disputez pas, dit-il, je vais vous donner ma place. » Et il s'en va près de la porte, dans le courant d'air froid. En passant il s'arrête près de moi, a un geste de pitié : « Pauvre humanité ! » me dit-il me montrant la foule misérable, où commence déjà l'avitissement. Le lendemain, première soupe. Une seule gamelle pour trois, sans cuiller. Nous devons lapper notre nourriture, à tour de rôle, comme des chiens.

« Après deux semaines de cette vie infernale, tout à coup un ordre arrive. Nous repartons, cette fois en arrière, vers l'Ouest, pour Buchenwald. Mais nous laissons 200 des nôtres, morts ou grands malades qui ne devaient pas revenir. Un cadavre resta trois jours entiers dans le block sans être relevé. Aux premiers jours de Juin, le Recteur de Pont-Aven qui m'avait si souvent parlé de son retour désiré dans sa paroisse, mourut d'une pneumonie. Son vicaire mourut à son tour, au début de 1945, au camp de Flossenbourg.

« J'ai gardé de ce camp d'Auschwitz une impression sinistre. Sur le marais pestilentiel de Birkenau s'élevaient 8 fours crématoires avec chambres à gaz. Des convois entiers de Juifs étaient conduits directement à la mort sans être immatriculés, c'est-à-dire tatoués. On m'a cité le cas d'un convoi de femmes et d'enfants au printemps. Les enfants riaient ne sachant pas qu'ils

étaient conduits dans ces chambres mortuaires qui ressemblaient à des douches. D'autres individus allaient au travail. Après un mois, visite. Les plus faibles mis à part, étaient exterminés. On évalue à 4 millions  $\frac{1}{2}$  le nombre des Juifs de tous pays gazés ou piqués dans ce lieu d'extermination d'une race. Officiellement, entre avril 42 et avril 44, 150.000 Juifs Français furent exécutés par le gaz à Birkenau. Mais les exécutions plus nombreuses vinrent après et surtout dans les derniers mois de la guerre. »

Créés par Hitler, dès son avènement au pouvoir, pour les détenus politiques et de droit commun, les camps de concentration comme ceux d'Auschwitz et de Buchenwald avaient pour but l'avilissement systématique de la personne humaine au cours de son existence et jusqu'après sa mort.

« L'horaire normal à Buchenwald, note M. Roure, était le suivant : à 4 h.  $\frac{1}{2}$ , lever, toilette quand il y avait l'eau, distribution de 300 grammes de pain de munition allemand, un petit cube de margarine, café, ersatz de sucre. A 5 h. 30, rassemblement sur la place d'appel au son d'une musique guerrière — les musiciens étaient des détenus. Rassemblement des kommandos de travailleurs partant pour le travail à six heures, au pas cadencé, au son de la musique — le travail par la joie ! A la sortie du camp, un cri rauque : *Mutsen ab !* « Casquette bas ! », et nous devions alors garder les bras collés au corps. Tous les jours, au passage devant la haie des S.S., des coups de nerfs de bœufs au visage faisaient rectifier les tenues. C'était alors l'encadrement par des chiens, que les S.S. tenaient en laisse, mais qu'ils lâchaient souvent, pour qu'ils mordent à loisir.

« Le travail durait jusqu'à 6 heures du soir, avec un seul arrêt de midi à midi trente, et distribution de café-

ersatz. A 6 heures, rentrée au camp, soupe. A 7 heures, appel sur la place d'appel, d'une durée moyenne d'une heure et demie. Ensuite, coucher sur les paillasses, à deux par pailleasse. Cela, quel que soit le temps, soleil ou pluie, neige, gel ou chaleur.

« Le dimanche, travail de 6 heures du matin à 1 heure de l'après-midi. A 1 heure, soupe, appel. Ensuite liberté. C'est alors que dans les blocks étaient organisés des jeux, des concerts parfois, c'est alors que l'on pouvait se rencontrer, parler, essayer d'avoir un embryon de vie sociale.

« Au rythme des jours, les hommes s'affaiblissaient lentement. Après quelques mois, ils devenaient méconnaissables, mais tous étaient de même, et l'on ne s'en apercevait pas. Etiez-vous malade ? Dans la journée, il fallait continuer le travail. Dans certains Kommandos pour les cas graves, les malades étaient conduits à l'infirmerie. Dans d'autres, on grelottait de fièvre jusqu'au soir et l'on devait assister à l'appel, sous la pluie s'il pleuvait. Après quoi, au *Revier*, c'est-à-dire au quartier, si vous étiez reconnu, un billet vous était remis qui permettait, le lendemain matin après le rassemblement, de ne pas vous rendre au travail et de passer une visite plus complète. Alors vous aviez du *schonung* « du repos », au block, un jour ou plusieurs. Y avait-il un mort dans le block ? Le cadavre devait être porté sur la place à l'appel du soir. Cet appel du soir était la cérémonie sacrée où tout le monde, malades, moribonds, avait l'obligation d'être présent. On restait sur les rangs, aussi longtemps que les absents n'avaient pas été retrouvés.

« Tel était le régime normal. Et les jours passaient mornes, dans l'abrutissement du travail quotidien, sans spiritualité, sans la consolation de la prière commune.

J'ai connu des prêtres qui, terriblement affaiblis, m'avouaient qu'ils n'avaient plus le courage de prier...

« Ajoutez à cette vie normale les coups, les gifles, la schlague, les brutalités de toute espèce. Ajoutez-y encore l'ironie de la musique dont je vous parlais plus haut, composée de détenus en uniformes de cirque, pantalons rouges et tunique bleu sombre à liserés jaunes, la grosse caisse et les cymbales qui rythmaient les mouvements collectifs, la marche à l'appel, la marche au travail — le travail dans la joie —, parfois, la marche à la mort, les pendaisons publiques sur l'immense place d'appel, de pauvres diables évadés et repris, ou qui avaient volé aux S.S. quelque nourriture. Imaginez ce tableau : l'immense place au flanc de la montagne, encadrée par les baraques, les cantines, la tor de l'entrée, le *Krematorium*. C'est le soir. De la cheminée carrée du crématore des flots de fumée et de flamme s'élèvent vers le ciel. Le gibet — une sorte de portique de gymnastique — attend. Un magnifique soleil couchant — car il y avait de magnifiques couchers de soleil sur les monts de Thuringe — dore la scène. 30.000 déportés sont là, alignés par block. Un block de 300 enfants est au centre. La musique cesse de jouer. Une voix s'élève dans le haut-parleur, celle du commandant du camp. « Par ordre du Reichführer S.S. Heinrich Himmler, le Häftling un tel, numéro tant, doit être pendu ». Le condamné arrive au pied du gibet. Un détenu le soulève, le S.S. lui met la corde autour du cou. Je regarde les enfants qui se haussent autant qu'ils le peuvent pour mieux contempler l'ignoble spectacle.

« Le *krematorium*, c'est un bâtiment trapu de briques et de ciment. Vous le décrirai-je avec ses fours, ses crochets pour les pendaisons non publiques, tous ses accessoires sinistres ? Le dentiste, détenu lui aussi, qui arrache les dents aurifiées des cadavres ? La cargaison

de cadavres qui attend son tour avec, sur la cuisse, en bleu, le numéro de chacun ? Les bourreaux n'ont rien oublié. Sur le mur une inscription :

Nicht eine Würmer soll mein Leib ernähren,  
Die reine Flamme die soll ihn verzehren.  
Ich liebte stets die Wärme und das Licht.  
Darum verbrennet und begrabt mich nicht.

*Le ver dégoûtant ne se nourrira pas de mon corps,  
C'est la flamme pure qui le consumera.  
J'ai toujours aimé la chaleur et la lumière,  
C'est pourquoi l'on me brûle et l'on ne m'enterre pas.*

« Voilà bien l'authentique *gemütlichkeit* germanique. Le *krematorium*, à deux pas de l'arbre de Goethe... était la raison suprême et la fin dernière de Buchenwald et d'autres lieux (1). D'innombrables martyrs se sont par lui envolés vers le ciel enfumé et sombre. Ce mot *krematorium* était obsédant. On vous le répétait à propos de tout et de rien. Un retard, une faute quelconque, une négligence dans le travail, et la menace s'élevait : *krematorium*. Aux malades, aux moribonds, le S.S. avec un ricanement répétait : *krematorium*.

« Au *krematorium* travaillait un kommando. Les infirmiers transportaient les corps nus, enveloppés d'une couverture sur une charrette à deux roues caoutchoutées, avec la même indifférence qu'ils eussent transporté des sacs de charbon ou de pommes de terre... »

---

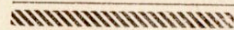
(1) Dans le camp de Buchenwald, à l'entrée, un énorme chêne étendait ses branches mortes. C'était le chêne de Goethe, qui avait servi, au début des déportations, de monstrueux gibet. Une légende voulait que l'auteur de *Faust* se fût souvent reposé sous la verdure du vieil arbre. On ajoutait une prédiction du poète : « Le jour où cet arbre sera détruit, l'Allemagne aura vécu ». Le 24 août 1944, l'arbre de Goethe fut livré aux flammes et il brûla deux jours et deux nuits. Le lendemain, le général de Gaulle entra dans Paris libéré.

Le régime du camp de Buchenwald était, sans doute, celui du camp d'Auchswitz, et ceci en dit long sur la vie d'enfer qu'y vécurent les deux membres du clergé de Pont-Aven. Leurs dépouilles mortelles ont été réduites en cendres, mais leurs belles âmes sacerdotales se sont envolées au Paradis.

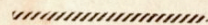
P.-S. — M. Tanguy, recteur de Pont-Aven est mort au début de Juin 1944, au camp de Buchenwald, son vicaire, à celui de Flossenburg au début de 1945. — Buchenwald se trouve à 9 kilomètres de Weimar. Flossenburg, à quelques kilomètres de Waiden, non loin de la frontière ouest de la Tchéco-Slovaquie.

Sur l'initiative de leur recteur actuel, les habitants de Pont-Aven, ont voulu affirmer dans la pérennité des temps le souvenir fidèle qu'ils entendent garder à la mémoire de leurs prêtres morts en captivité en Allemagne, qu'ils aimaient tant, les abbés Joseph et Francis Tanguy, dont le vivant souvenir est gravé au cœur de chacun de nous.

Un très beau vitrail, œuvre du réputé maître verrier Job Guével, un artiste de chez nous, vient d'être placé à l'église de Pont-Aven. Il représente la flagellation du Christ et porte en exergue l'inscription suivante : « *Ils le flagellèrent et le mirent à mort* ».



## Dégâts causés à quelques édifices du Finistère par actes de guerre



- BOHARS : Eglise détruite.
- BOURG-BLANC : Eglise du bourg, non classée. En partie détruite.
- BREST : Château, classé. La couverture des deux grosses tours flanquant l'entrée est très endommagée. Les remparts ont partiellement souffert.  
Eglises de Saint-Louis et des Carmes détruites. Eglises de Saint-Martin et de Recouvrance sérieusement endommagées.
- CAMARET : Tour Vauban, classée. Toiture incendiée.
- CONQUET (LE) : Pointe de la flèche du clocher enlevée.
- CROZON : Eglise partiellement détruite.
- GOUESNOU : Eglise, classée. Destructions importantes : 3 arcs de la nef écroulés, clocher démoli, porche effondré.
- GUILERS-BREST : Eglise sérieusement endommagée.
- GUIPAVAS : Eglise, porche classé. Destructions importantes.
- LAMBÉZELLEC : Eglise détruite.
- MORLAIX : Eglise Sainte-Melaine, classée. Endommagée par bombardement aérien 1944.
- MILIZAC : Eglise partiellement détruite.



PLougastel-Daoulas : Calvaire, classé. Un contrefort endommagé. Têtes de statues brisées.

Eglise, non classée. En grande partie détruite.  
Pont sur l'Elorn. Une arche détruite.

Plougonvelin : Eglise détruite, sauf le clocher. — Chapelle N.-D. de Grâces, à la pointe Saint-Mathieu, toiture soufflée. — Chapelle Saint-Jean-Baptiste : clocher détruit et toit enlevé.

Plouzané : Chapelle de la Trinité, détruite.

Quimper : Hôtel de la Préfecture incendié.

Saint-Marc : Eglise endommagée.

Saint-Pierre-Quilbignon : Eglise détruite.

Saint-Nic : Eglise du bourg, a reçu deux obus mais la silhouette n'est pas modifiée.

Chapelle Saint-Côme, inscrite à l'inventaire des Monuments Historiques, clocher tronqué, un obus dans le mur Sud; toiture fortement endommagée du côté Nord. Dégâts partiels du côté Est.

Scrignac : Eglise partiellement détruite.

Telgruc : Eglise du bourg, en partie détruite.

